

# REVUE DE PRESSE

## ILLUMINATION(S)



*Photo François-Louis Athenas*

### ILLUMINATION(S)

Texte et mise en scène : Ahmed Madani

Avec : Boumes, Abdérahim Boutrassi, Yassine Chati,  
Abdelghani El Bardoud, Mohamed El Ghazi, Kalifa Konate,  
Eric Kun-Mogne, Romain Roy  
ou Valentin Madani, Issam Rachyq-Ahrad

*Spectacle créé le 3 mai 2012 au Théâtre de l'Épée de Bois  
En tournée Avignon Off 2013 et saison 2013-2014*

MADANI COMPAGNIE / La Nef – 20 rue Rouget de l'Isle 93500 Pantin / 01 48 45 25 31  
[www.ahmedmadani.com](http://www.ahmedmadani.com)

CONTACT PRESSE : La Strada & Cies  
Ctatherine Guizard / 06 60 43 21 13 / [lastrada.cguizard@gmail.com](mailto:lastrada.cguizard@gmail.com)  
Francesca Magni / 06 12 57 18 64 / [francesca.magni@orange.fr](mailto:francesca.magni@orange.fr)

# Le Monde

Samedi 27 juillet 2013 – N° 21312

## De la cité du Val-Fourré à celle des Papes

Neuf jeunes de Mantes-la-Jolie signent l'un des spectacles les plus forts du « off » d'Avignon

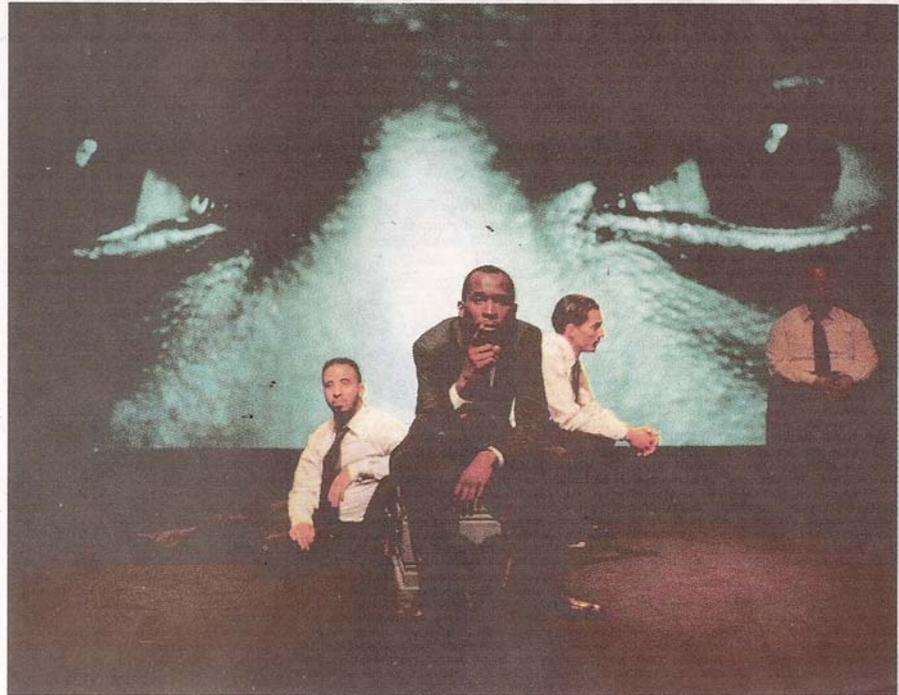
### Festival d'Avignon

Envoyée spéciale

Tandis que les violences urbaines qui ont éclaté à Trappes (Yvelines) font la « une » des médias, à Avignon, le public se rue au Théâtre des Halles pour applaudir les banlieues sensibles. Révélation du Festival off, le spectacle *Illumination(s)*, écrit et mis en scène par Ahmed Madani, offre un incroyable télescopage avec l'actualité. Sur scène, une bande de neuf jeunes hommes issus de la cité du Val-Fourré à Mantes-la-Jolie (Yvelines) entraîne les spectateurs dans leur histoire familiale, leur quotidien, leurs rêves et leurs peurs.

Ce récit choral est la première création de « Face à leur destin », une trilogie artistique à travers laquelle Ahmed Madani souhaite « faire une description appliquée et minutieuse de ce que recouvre la réalité d'être de jeunes français issus de l'immigration et vivants dans les zones sensibles urbaines ». Pour *Illumination(s)*, il s'est rendu à Mantes-la-Jolie où sa famille venue d'Algérie s'était installée en 1959. Pendant plusieurs semaines, il a rencontré des jeunes, leur a demandé de lui confier leur itinéraire, leur vécu. Il s'est emparé de cette « matière humaine » pour écrire le spectacle et a proposé aux jeunes qui le souhaitaient d'en être les interprètes. « Je voulais revenir sur une part de ma propre histoire familiale – la guerre d'Algérie – mais avec un contrepoint sur la France d'aujourd'hui. Et il m'a semblé intéressant de ne pas prendre de comédiens professionnels mais que ce récit soit porté par la jeunesse des quartiers populaires », explique Ahmed Madani.

Avec le soutien de la fondation EDF, *Illumination(s)* a été joué pendant un mois, en 2012, au Théâtre de l'Épée de bois, à la Cartoucherie de Vincennes à Paris, avant d'être accueilli ce mois de juillet au Théâtre des Halles, scène permanente d'Avignon dirigée par Alain Timar. « J'ai dit aux jeunes : notre mission est de refuser du monde chaque soir



« Illumination(s) », d'Ahmed Madani : le regard porté par la société française sur sa jeunesse « à capuche ». DR

et d'attirer un maximum de programmateurs », se rappelle Ahmed Madani. Moins d'une semaine après le début du festival, le spectacle, cofinancé par la Région Île-de-France, a affiché complet et il y a désormais une liste d'attente pour y assister. « Nous avons gagné le

« Nous avons été anoblis grâce à Avignon ».

Ahmed Madani  
metteur en scène

choc avec le public, nous avons été anoblis grâce à Avignon, constate le metteur en scène. Ce qui m'épate le plus, c'est la curiosité des spectateurs. La peur existe et en même temps, ils ont envie que la collectivité se solidifie, ils ont besoin de cette réconciliation. Ce n'est pas un spec-

taclé communautaire. »

*Illumination(s)* est aussi porté par le très beau travail du vidéaste Nicolas Clauss. Sur un immense écran défilent les visages des « jeunes de banlieue » avec, en fond sonore, la « petite musique » médiatique piochée dans les archives de l'INA, de la construction des grands ensembles dans les années 1960 jusqu'aux émeutes de 2005. Sur scène, tous les personnages s'appellent Lakhdar et retracent l'histoire, avec un petit et un grand « H », de trois générations : celle de la guerre d'Algérie, celle des travailleurs immigrés appelés à participer à l'essor économique de la France et celle de ces jeunes d'aujourd'hui nommés « minorités visibles ». Pour ce voyage de l'autre côté du miroir des banlieues, les Lakhdar ont revêtu le costume élégant des vigiles, ces « forces de sécurité, ces supplé-

forces d'insécurité » à l'entrée des boîtes de nuit, des banques, des magasins de centres-villes et des supermarchés. Ce métier, tous ces jeunes ou presque l'ont exercé. « Nous sommes là pour vous protéger de nous-mêmes », résumant-ils.

Spectacle coup de poing, *Illumination(s)* interroge le regard porté par la société française sur sa jeunesse « à capuche », « pour faire tomber le masque de la peur », comme le dit Ahmed Madani. Lors du salut, mercredi 24 juillet, des spectateurs criaient : « A la Cour d'honneur ! A la Cour d'honneur ! » ■

SANDRINE BLANCHARD

*Illumination(s)* écrit et mis en scène par Ahmed Madani. Au Théâtre des Halles à Avignon jusqu'au 28 juillet à 19 heures. Réservations : 04 76 24 51. Du 15 au 20 octobre à la Maison des Métallo à Paris. Du 2 au 15 décembre au Collectif 12 à Mantes-la-Jolie.



## POÉSIE VINICIUS DE MORAES

Le Brésil a rendu samedi hommage au poète, diplomate et compositeur de chansons comme la *Garota de Ipanema* (la *Fille d'Ipanema*), des poèmes mis en musique par Toquinho, Tom Jobim ou lui-même, et qui ont fait faire le tour du monde à la bossa-nova.

## THÉÂTRE



*Illumination(s)*, une pièce qui raconte l'histoire de trois générations dans un quartier populaire, le Val Fourré.

# Tous les garçons s'appellent Lakhdar... au Val Fourré

À la Maison des métallos, *Illumination(s)*, la dernière création d'Ahmed Madani, loin du bruit ambiant et des mauvaises odeurs.

Il est des jours où le théâtre vous procure de la joie, une joie indescriptible. La joie d'assister à un spectacle drôle, intelligent, magnifiquement interprété. La joie de faire société dans un monde qui nous divise les uns des autres. La joie de retrouver Ahmed Madani, auteur, metteur en scène, qui nous parle du monde depuis un endroit qui n'en finit pas de nourrir les peurs et les fantasmes de toute une partie de la classe politique.

Ça se passe au Val Fourré, dans un quartier populaire rebaptisé par des éléments de langage dévastateurs

« zone sensible ». Mais sensible à quoi ? Au chômage endémique ? À la pauvreté en continu ? À l'échec scolaire ? Que nenni. Zone sensible, ça rime avec invisible, avec relégation aux yeux des classes dominantes et d'une grande partie des médias qui ne s'y intéressent que lorsque des tensions éclatent. Alors on se pointe avec sa caméra ou son stylo comme on va au zoo. Experts, sociologues, ethnologues, criminologues se relaient, qui enveniment la situation avec des arguments nourris par la peur et l'ignorance, au mieux stupides, au pire racistes.

Entre la haine véhiculée par un parti de droite extrême et un Manuel Valls qui se pose en père Fouillard d'un angélisme de gauche, il y a les habitants de ces quartiers, des familles, des enfants, des jeunes ados boutonneux, des travailleurs, des chômeurs, des étudiants, et même des trafiquants. Ahmed Madani a grandi au Val Fourré. Un temps psychothérapeute, il s'est tourné vers le théâtre. Pas pour amuser la galerie, non. Mais parce qu'il sait que le théâtre est l'endroit qui peut redonner du sens à la vie, à nos vies. Vilar disait : « *Je fais pour mon époque le théâtre de mon temps.* » Ma-

dani ne fait pas autre chose. Son écriture, subtile, raffinée, poétique éclaire la vie sous un autre jour, déplace notre regard. L'émotion ne vient pas de la facilité et encore moins de la plainte, elle jaillit de cette formidable énergie qu'il parvient à retranscrire sur scène.

### CLIN D'ŒIL AU PERSONNAGE CLÉ DE KATEB YACINE

Dans la pièce, ils sont une dizaine de jeunes gens, tous issus du Val Fourré, comédiens amateurs qui ont croisé la route de Madani. Ils s'appellent tous Lakhdar, clin d'œil au personnage clé de Kateb Yacine. *Illumination(s)* est un ré-

cit où se croise leur histoire sur trois générations et qui prend sa source à la guerre d'Algérie. Dès lors, le récit entremêle avec vivacité et pertinence l'histoire qui vient ferrailler avec le présent. Ils peuvent avoir le regard mauvais, allure de bad boys et soudain éclater de rire. Sur scène, en costume, ils sont vigilants, veillent sur notre sécurité quand ils sont considérés par les autorités comme source d'insécurité, se moquent d'eux-mêmes avec panache. Mais surtout, ils sont d'une dignité à l'épreuve des humiliations quotidiennes. Ils chantent, dansent, font théâtre de leurs rêves qui croisent les nôtres dans ce miroir qu'ils nous tendent, en toute fraternité.

MARIE-JOSÉ SIRACH

C'était à la Maison des métallos, à Paris, du 15 au 20 octobre. Puis les 6 et 7 novembre, à L'Espal, Théâtre du Mans; le 19 novembre, au Théâtre de Grasse. Les 6, 7 et du 12 au 15 décembre, au Collectif 12, à Mantes-la-Jolie.

# L'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

## Sortir

CE WEEK-END

### THÉÂTRE

#### Éloge aux rêveurs du Val Fourré

Sur des écrans numériques, les regards muets de jeunes de banlieue immobilisés par le plasticien Nicolas Clauss font écho à celui de Vincent Cassel dans *la Haine*. Ahmed Madani, quant à lui, en mettant en scène trois jeunes hommes, tous nommés Lakhdar, à trois époques différentes, propose un regard aigü sur l'évolution des quartiers sensibles, de la guerre d'Algérie aux émeutes de 2005. Algérie justement, 1957, Lakhdar grand-père est écartelé sur la croix pendant que ses bourreaux évoquent des scènes de torture. Il est réduit à une « poignée de poussière ». Plus tard, c'est Lakhdar père qui, guidé par la faim, immigré au Val Fourré et contribue à l'essor économique de la France. Le lancinant « *Je me souviens* » agit comme un leitmotiv qui retrace ses réminiscences, de l'espoir de la France au désenchantement de la terre d'accueil. Aujourd'hui, c'est Lakhdar fils qui attend sur l'asphalte, résigné. Les émeutes de 2005 ont pour lui un goût d'amertume dans une démocratie hypocrite à géométrie variable. Le metteur en scène a souhaité déshabiller les visages presque figés de Nicolas Clauss afin d'en montrer l'âme et la chair. Il a donc choisi des jeunes hommes du Val Fourré, acteurs non professionnels mais écorchés vifs. La performance en est

Francois Louis Athénas



d'autant plus remarquable. En dépit de la peur que suscitent les discours médiatiques, l'œuvre a le mérite de réintroduire de l'humanité dans ces quartiers populaires, véritables terres arbitraires aux bonheurs éphémères et à la misère universelle. Bien loin de l'image à nettoyer au Kärcher. Car l'histoire de l'immigration est aussi celle de la France et parce que les origines n'ont jamais à être reniées, le duo Clauss-Madani a brillamment valorisé l'histoire de tous ces dormeurs du val. Jusqu'au 3 juin.

**MANON ADOUE**

À lire en version intégrale sur [www.humanite.fr](http://www.humanite.fr)

Vendredi 1<sup>er</sup> juin 2012

Le 31 Mai 2012

## **Théâtre: derniers jours pour un regard singulier sur les banlieues**

**Avec leurs œuvres immersives présentées au Théâtre de l'Épée de Bois, Terres arbitraires et Illuminations, le plasticien Nicolas Clauss et le metteur en scène Ahmed Madani rendent hommage aux jeunes des banlieues, ces figures injustement dépréciées. Saisissant.**

C'est une salle dans la pénombre et un kaléidoscope d'écrans qui projettent les visages numériques de jeunes issus des quartiers populaires. Visages immobiles et regards muets qui font écho à celui de Vincent Cassel dans la Haine. Les noms des 1200 quartiers des Zones Urbaines Sensibles de France défilent : Mantes la Jolie, Berlioz, Beauvoir, Clichy Sous Bois, La Solitude et Bon voyage même. En bruit de fond: des sirènes de police, des cheminements de rats dans les tuyaux et des bribes de discours politiques et médiatiques qui imposent au peuple une vision unique des banlieues. Comme une saison en enfer. C'est un comédien imprévisible qui débarque, crie, menace et se débat sous la force des vigiles, acteurs eux aussi.

### **L'histoire de trois générations de Lakhdar**

Et le spectacle d'Ahmed Madani commence là. En mettant en scène trois jeunes hommes, tous nommés Lakhdar, à trois époques différentes, il propose un regard vif et aigu sur l'évolution des quartiers dits sensibles, de la guerre d'Algérie aux émeutes de 2005. Algérie justement, 1957, Lakhdar grand-père est écartelé sur la croix pendant que ses bourreaux évoquent des scènes de tortures, crues et si invraisemblables. Il est alors une « poignée de poussière » que les soldats français ont « éparpillée dans l'air ». Quelques années plus tard, c'est Lakhdar père qui, guidé par la faim, immigré au Val Fourré et contribue à l'essor économique de la France : « Je ne suis plus un homme mais une fiche de paie ». Le lancinant « Je me souviens » martèle le rythme du récit et agit comme un leitmotiv qui retrace ses réminiscences, de l'espoir de la France au désenchantement de la terre d'accueil. Aujourd'hui c'est Lakhdar fils qui attend sur l'asphalte, résigné. Les émeutes de 2005 ont pour lui un goût d'amertume qui ont renforcé l'hypocrisie d'une démocratie à géométrie variable.

### **"Des jeunes de banlieues qui jouent aux acteurs"**

Sur un air de twist, ce héros qu'Ahmed Madani identifie au dormeur du Val, métaphorise tous ces enfants perdus et désillusionnés qui cherchent en vain leur place. En se nourrissant de son histoire personnelle, le metteur en scène a souhaité déshabiller les visages presque figés de Nicolas Clauss afin d'en montrer l'âme et la chair. Pour cela, il a choisi des jeunes hommes du Val Fourré, acteurs non

professionnels mais écorchés vifs, et la performance en est d'autant plus remarquable. Il précise d'ailleurs : « leurs qualités d'acteur ont rapidement été dépassées par leurs qualités humaines. Ce sont des jeunes de banlieues qui jouent aux acteurs ». En dépit de la peur que suscitent les discours médiatiques, l'œuvre a le mérite de réintroduire de l'humanité dans ces quartiers populaires, véritables terres arbitraires aux bonheurs éphémères et à la misère universelle. Loin, bien loin de l'image à nettoyer au Karcher. Car l'histoire de l'immigration et aussi celle de France, car la lutte des banlieues pour la reconnaissance est essentielle et parce que les origines, visibles ou non, n'ont jamais à être reniées, le duo Clauss-Madani a brillamment valorisé l'histoire de tous ces dormeurs du val. Ceux qui selon Rimbaud dorment « dans le soleil, la main sur sa poitrine ».

**Manon Adoue**



# Libération

**THÉÂTRE** A Vincennes, la banlieue à travers un spectacle et une installation.

## Coup double sur les cités à la Cartoucherie

### TERRES ARBITRAIRES

installation de **NICOLAS CLAUSS** mar à sam 14 h à 18 h, dim 13 h à 15 h 30; Spectacle **ILLUMINATION(S)** ms **AHMED MADANI** mar à dim 21 h. Jusqu'au 3 juin au théâtre de l'Épée de bois à la Cartoucherie de Vincennes.

Pose de bad boy, regard frondeur et frontal. Tension des visages silencieux, filmés au ralenti. Et puis soudain, l'éclat de rire. On ne sait qui ils sont, ni d'où ils viennent, mais on a presque l'impression de les connaître. Les *Terres arbitraires* de Nicolas Clauss, ce sont les 751 zones urbaines sensibles (ZUS) répertoriées par l'Etat, dont les noms parfois exotiques s'affichent aléatoirement sur les 29 écrans. Dans le théâtre de l'Épée de bois, à la Cartoucherie, le vidéaste dessine son portrait mouvant des «jeunes de banlieue». «J'éprouve une fascination pour ces mecs-là, dit-il. Peut-être parce que ce sont ceux qui sont censés faire le plus peur, ceux qu'on accepte le moins.» A chaque image correspond une partition sonore, un brouhaha médiatique collecté dans les archives de l'INA depuis les années 1960, du temps de la construction des tours. Le résultat oscille entre dénonciation et analyse sociologique, rythmées par des génériques de JT ou une sirène d'alarme.

**Jumelle.** Diplômé en psychologie sociale, Nicolas Clauss est maintenant plasticien. C'est lors d'une résidence à Evry, dans le quartier des Pyramides, qu'il décide de s'attaquer aux ZUS avec son petit Canon. «Ceux que j'ai filmés sont plus qu'une masse, dans le lot, il y a des pères de famille, des paumés, des artistes.» Quand Clauss rencontre le metteur en scène Ahmed Madani, *Terres arbitraires* devient la jumelle d'*Illuminations*, une performance-spectacle montée en deux mois. Six des neuf acteurs vivent au Val Fourré, la cité de Mantes-la-Jolie. «J'avais envie de raconter une partie de mon histoire, mais pas avec des acteurs professionnels. A travers ces jeunes-là, je vois ceux de 20 ans qui étaient appelés en Algérie», lance Madani.

Dans sa France mise sur scène, tous les immigrés portent le même nom, et la mère patrie est indigne. Entre douleur et amertume, trois générations se racontent dans le coma d'un dormeur du Val Fourré: le mujahidin torturé, le travailleur immigré invisible, et puis eux, «les minorités visibles». L'Histoire et les récits se mé-

langent au son du twist, de 1955 aux émeutes de 2005, et les acteurs, lumineux, drôles, passent du costard au sweat à capuche.

**«Mot à dire».** Symbole d'un paradoxe, au Val Fourré, la formation qui attire (et emploie) le plus de jeunes, c'est vigile: «Forces de sécurité qui protègent des forces d'insécurité.» «Qu'un

metteur en scène vienne chercher des jeunes ici, c'était une première», souligne Abdelghani El Baroud, un des acteurs. Dans le contexte actuel, on a notre mot à dire, même s'il ne s'agit pas d'un engagement politique.» Son collègue Mohamed El Gazi résume: «Cette pièce parle de nous et de nos peurs.»

SARAH BOSQUET



16 mai 2012

## Le visage sensible des ZUS

Une installation vidéo et un spectacle fusionnent à la Cartoucherie. Deux regards, de l'intérieur, sur les cités et leurs habitants.

"Illuminations" mêle les récits de trois générations jusqu'à celle des "minorités visibles"

Pose de bad boy, regard frondeur et frontal. Tension des visages silencieux, filmés au ralenti. Et puis soudain, l'éclat de rire. On ne sait qui ils sont, ni d'où ils viennent, mais on a presque l'impression de les connaître. Un sentiment qui contraste avec la dramatisation sonore enveloppant l'installation de Nicolas Clauss. Ses *Terres arbitraires*, ce sont les 751 Zones Urbaines Sensibles (ZUS) répertoriées par l'Etat, dont les noms parfois exotiques s'affichent aléatoirement sur les 29 écrans.

C'est aussi une référence à une citation d'Aimé Césaire, souvent «croisé» par l'artiste dans les caves, les studios de répétition des quartiers – il en connaît quelques-uns.

Dans le théâtre de l'Épée de bois, à la Cartoucherie, il dessine son portrait mouvant des «jeunes de banlieue». *«J'éprouve une fascination pour ces mecs-là, reconnaît le vidéaste. Peut-être parce que ce sont ceux qui sont censés faire le plus peur, ceux qu'on accepte le moins.»*

Déjà exposée à Mantes-la-Jolie, à la Friche de la Belle de mai à Marseille, ou à la Condition publique à Roubaix, l'installation évolue. Avec un même principe: à chaque image correspond une partition sonore, un brouhaha médiatique collecté dans les archives de l'INA depuis les années 1960, du temps de la construction des tours. Le résultat est une masse visuelle et sonore qui oscille entre dénonciation et analyse sociologique. Avec un mélange plutôt réussi de formules tristement célèbres («le bruit et l'odeur» de Chirac, le Kärcher, les perles de Zemmour et Finkelkraut...), d'extraits de reportages-choc et d'interviews d'«experts». Le tout rythmé comme un film angoissant par des génériques de JT ou une sirène d'alarme.

Ado, Nicolas Clauss allait au lycée des Mureaux, dans les Yvelines. *«Là-bas, il n'y a aucun mélange social entre les pavillons et la cité, et dans les années 1980, il n'y en avait pas beaucoup à l'université non plus.»* Après une formation en psychologie sociale, il se met à la peinture, puis passe à la vidéo et à la création numérique. Lors d'une résidence de six mois à Evry, dans le quartier des Pyramides, il décide de s'attaquer aux ZUS avec son petit Canon. *«Ceux que j'ai filmés sont plus qu'une masse. Dans le lot, il y a des pères de familles, des paumés, des artistes.»* Sur ces «territoires relégués», l'artiste a aussi perçu des constantes: *«Les jeunes se font contrôler au moins trois fois par semaine. Je n'ai jamais vu autant de flics que dans ces quartiers-là... Mais à part eux, personne n'y va.»*

### Un extrait de *Terres arbitraires* à Marseille

Et puis un jour, Nicolas Clauss rencontre l'artiste Said Bahij, qui lui présente le metteur en scène Ahmed Madani. *Terres arbitraires* devient alors la jumelle d'*Illuminations*, une performance-spectacle montée en deux mois. Le vidéaste retrouve avec surprise des visages déjà filmés : six des neuf acteurs vivent au Val Fourré, la cité de Mantes-la-Jolie – qui a vu grandir Ahmed Madani (par la suite directeur du centre dramatique de l'Océan Indien). *«J'avais envie de raconter une partie de mon histoire, mais pas avec des acteurs professionnels. A travers ces jeunes-là, je vois ceux de vingt ans qui étaient appelés en Algérie.»*

Dans sa France mise sur scène, tous les immigrés portent le même nom, et la mère Patrie est indigne. Entre douleur et amertume, trois générations se racontent dans le rêve-coma d'un dormeur du Val Fourré: le moujahidin torturé, le travailleur immigré invisible, et puis eux, «les minorités visibles». L'Histoire et les récits se mélangent au son du twist, de 1955 aux émeutes de 2005, et les acteurs, lumineux, passent du costard au sweat à capuche. Symbole d'un paradoxe : au Val Fourré, la formation qui attire (et emploie) le plus de jeunes, c'est vigile : «*Forces de sécurité qui protègent des forces d'insécurité*».

«*Qu'un metteur en scène vienne chercher des jeunes ici, c'était une première*», souligne Abdelghani El Baroud, un des acteurs. «*Aussi, lorsque Said Bahij nous a parlé du projet, ça s'est fait tout naturellement. Dans le contexte actuel, on a notre mot à dire, même s'il ne s'agit pas d'un engagement politique.*» Selon Mohamed El Gazi, «*le plus difficile consiste à rester naturel tout en rentrant dans un personnage. Cette pièce, elle parle de nous et de nos peurs*».

**Sarah Bosquet**

# Politis,

6 mai 2012

## Les non-dormeurs du Val

Un spectacle d'Ahmed Madani par et sur les jeunes du Val-Fourré.

Un spectacle à l'intérieur d'une exposition conçue précédemment et sans liaison avec le spectacle, l'expérience ne doit pas être fréquente. C'est ce qui s'est produit pour la nouvelle pièce d'Ahmed Madani, Illumination(s), qui s'inscrit dans l'expo très virtuelle de Nicolas Clauss, Terres arbitraires.

Ces deux artistes sont respectueux des grands maîtres, car le premier fait évidemment allusion à Rimbaud, et le second emprunte sa formule à Aimé Césaire. Mais ce sont d'abord la vie d'aujourd'hui et une part de la société maltraitée par les médias qui les intéressent. C'est-à-dire les gens de ce qu'on appelle curieusement les « quartiers », les jeunes qui grandissent dans des cités marginalisées et qui constituent la troisième génération des populations venues en France avec le mouvement d'immigration des années 1950 et 1960.

Il y a une parfaite convergence entre l'exposition et la représentation théâtrale. Nicolas Clauss a fait le portrait de trois cents jeunes rencontrés dans les quartiers du Nord et de la région parisienne. Ces portraits surgissent sur des écrans, tandis que d'autres écrans indiquent en lettres géantes les noms des lieux : les Épinettes, le Mirail, le Val-Fourré...

Les bandes-son font entendre des propos de tout genre, de la pub au discours politique ou sociologique. Les visages sont saisis comme rarement : souvent souriants, mais inquiets, troublés, interrogatifs. Un monde d'oubliés et de méprisés, demandant sans un mot son droit à l'égalité, dans une géographie où les noms de lieux eux-mêmes ne sont pas toujours pris en considération.

Parmi ces documents noir et blanc, surgit un homme qui demande à ce qu'on retire sa photographie. Il n'a pas autorisé cette utilisation. Ainsi commence la pièce de Madani. Ce jeune garçon en blouson rouge va se faire expulser, et un peu d'histoire du Val-Fourré se raconter à travers plusieurs destins.

Le Val-Fourré, c'est le quartier dit sensible de Mantes-la-Jolie, dans les Yvelines, là où est né et a grandi Madani, là où vivent les personnages du spectacle, mais aussi les acteurs de la pièce – tous acteurs débutants ou improvisés. Le récit se focalise sur trois protagonistes situés à trois points du temps : un homme qui a fait la guerre de libération de son pays, un exilé qui a connu l'usine et la solitude, un jeune d'aujourd'hui qui galère allégrement.

La construction du spectacle n'avance pas avec rigidité autour de ces biographies. Madani n'a pas lu Rimbaud pour des prunes et il fait dire à ses acteurs une version distordue du Dormeur du val - plaisante et optimiste : ces non-dormeurs du Val (fourré) n'ont pas de « trou rouge au côté droit ». Ils croient féroce à la vie.

Passé les moments d'histoire, les neuf acteurs se racontent. On doit donner leurs noms : Boumes, Abdérahim Boutrassi, Yassine Chati, Abdelghani El Barroud, Mohamed El Ghazi, Kalifa Konate, Éric Kun-Mogne, Romain Roy et Issam Rachyq-Ahrad, tant ils sont étonnants. Pour conclure, ils ont endossé le costard noir et mis la cravate. Et ils jouent à l'homme élégant, chacun à sa façon !

Leur pantomime et leurs mots valent tous les discours sur l'intégration : ils se moquent d'une société qui ne leur propose un modèle qu'en les excluant, ils se moquent d'eux-mêmes en se montrant fragiles dans leur lutte pour la vie. En même temps, ils accomplissent un exploit en étant d'authentiques comédiens qui, en complicité avec Madani, expriment parfois plus de vérité que les stars du métier.

**Gilles Costaz**

SPECTACLES - THÉÂTRE - CONTEMPORAIN

## Illuminat ion(s)

Enfant, en Algérie, Ahmed Madani a vu un corps criblé de balles transporté de village en village sur une croix de bois, entouré de soldats français qui dansaient et chantaient tout autour. C'était dans les années 50 en pleine guerre coloniale.

L'image n'a cessé d'obséder l'homme, l'écrivain et le metteur en scène de talent qu'il est. En 2012, il écrit *Illuminations*, un titre inspiré de Rimbaud et particulièrement d' *Une Saison en enfer*. Le texte raconte le destin de trois générations d'Algériens : le père résistant et torturé, luttant pour sa dignité ; le fils, émigrant en France pour ne plus avoir faim et participer à l'essor économique du pays dans les années 70 comme main d'œuvre bon marché ; et le troisième, un jeune d'aujourd'hui, cagoulé et toujours en bande, en pleine détresse et révolté, peut-être un de ceux participant aux échauffourées de Clichy sous bois.

Ahmed Madani décide de mettre en scène ce texte avec des jeunes du quartier du Val Fourré où il a lui-même vécu. Neuf jeunes français issus de l'immigration et des "quartiers sensibles", comme on dit. Des amateurs donc, mais de vrais comédiens, formidables de rigueur et de précision. Ils interprètent à la manière d'un chœur d'hommes, les trois générations, aussi bien les algériens que les appelés du contingent pendant la guerre, ou les vigiles pendant les émeutes de Clichy sous bois.

Le spectacle, jamais didactique, jamais pathétique, toujours distancié et souvent drôle, met à jour avec beaucoup de finesse la manière dont les corps et les âmes des jeunes d'aujourd'hui sont traversés à leur insu par cette histoire ; la violence, les humiliations souvent tues.

le vidéaste Nicolas Clauss accompagne le spectacle d'images, jamais décoratives, créant toujours du sens et de la poésie. Un beau moment de théâtre qui interroge de manière vivante et vibrante la mémoire et surtout son empreinte sur le présent.

**Sylviane Bernard-Gresh**  
**24/07/2013**

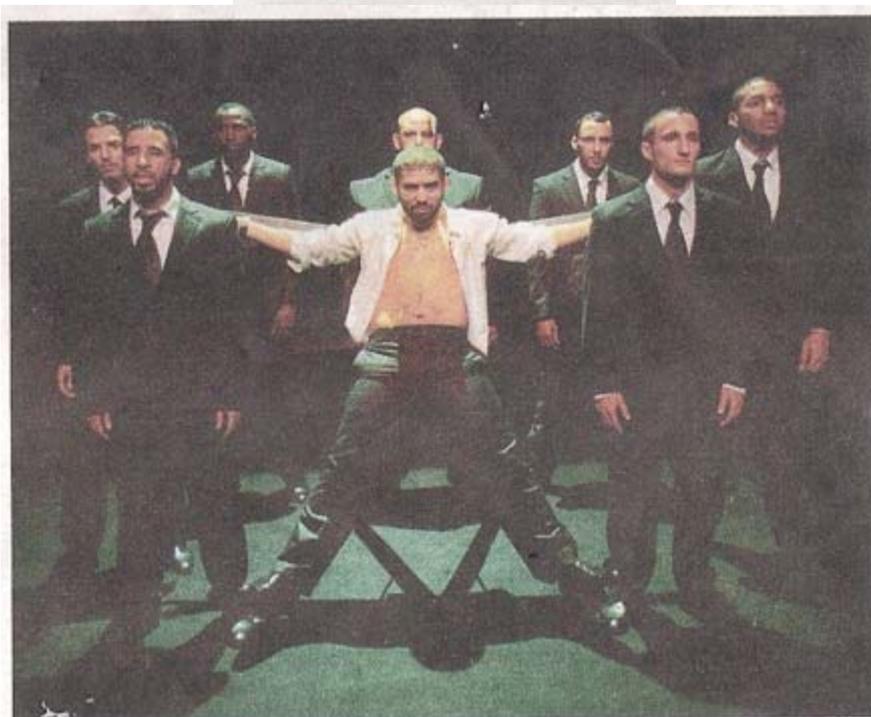
# Le Journal du Dimanche

Le 14/07/2013 – N°3470

## Le Off de tous les records

Forte de 1.258 spectacles, cette section du Festival d'Avignon attire le meilleur et le pire du théâtre actuel, signe de sa vitalité

AVIGNON (VAUCLUSE)  
ENVOYÉ SPECIAL  
ALEXIS CAMPION



Scène d'« *Illuminations* », écrit et mis en scène par Ahmed Madani. FRANCOIS LOUIS ATHENAS

### Révélation venue du Val-Fourré

Au Théâtre des Halles, *Illuminations*, écrit et mis en scène par Ahmed Madani avec huit jeunes non professionnels recrutés au Val-Fourré, fait un tabac mérité. Imbriquant chœur antique et épopée contemporaine de l'immigration française, leur spectacle est une pépite en plus d'être un coup de poing salutaire.

# Le Journal du Dimanche

N° 3471 – 21 juillet 2013

## Avignon en direct sur Culturebox

Première expérience engageante sur le site culturel de France Télévisions, qui retransmet en direct la pièce « *Illuminations* », depuis le festival Off

ALEXIS CAMPION

Que la télévision soit accessible à la carte sur le Web, et non plus seulement sous forme de programmes « antenne » traditionnels, n'est pas nouveau. Mais on y trouve rarement du spectacle vivant retransmis en direct. Via son site Culturebox, créé en 2008 à renfort de rediffusions culturelles (cinéma, littérature, scènes, expositions), France Télévisions a décidé d'oser cette nouveauté. Depuis juin, cette plate-forme numérique se lance dans le live. Une politique inédite pour le groupe du service public, d'autant plus ambitieuse et délicate à mettre en œuvre qu'elle requiert la captation d'événements récents finement choisis.

À cet égard, l'un des tout premiers coups, « exclusif et en



Représentation au Théâtre des Halles d'Avignon. FRANCOIS LOUIS ATHENAS

direct », de Culturebox ce 26 juillet mérite d'être signalé. Il s'agit d'*Illuminations*, une pièce avec huit acteurs non professionnels, recrutés au Val-Fourré (lire le JDD du 14 juillet), une cité parmi les plus « sensibles » de la banlieue parisienne. Tous sont issus de l'immigration, à l'instar de leur metteur en scène, Ahmed Madani, qui est aussi l'auteur du spectacle. Lui-même arrivé enfant à Mantes-la-Jolie, en 1959, dans les bagages de son père – un militant du FLN algérien ayant survécu à

son arrestation et à ce titre perçu comme un traître des deux côtés – Madani parvient à entrelacer sa mémoire personnelle avec celle de jeunes banlieusards en âge d'être ses enfants. La résonance est très actuelle.

**« Si ça marche sur le Web, cela finira à l'antenne »**

Créé à la Cartoucherie de Vincennes en 2012, *Illuminations* est repris avec succès dans le Off du Festival d'Avignon ces jours-ci. Faut-il regretter que cette diffusion ne soit pas programmée à l'antenne de France 2 ou 3 ? « C'est déjà très positif qu'elle se fasse, estime Marie-Pierre Bousquet, productrice de la captation. *Cela change des Feydeau et Molière habituels. Et si ça marche sur le Web, cela finira à l'antenne. Une porte s'ouvre.* » ●

***Illuminations*, en direct vendredi 26 sur [www.culturebox.com](http://www.culturebox.com), où elle sera ensuite accessible pendant trois mois. À Avignon tous les jours à 19 h, Théâtre des Halles. Jusqu'au 28 juillet.**



## Le Festival d'Avignon 2013, une image par jour sur le site de la Croix .com

26/7/13 - 18 H 37

Ils s'appellent Issam Rachyq-Ahrad, Yassine Chati, Mohamed El Ghazi, Abderahim Boutrassi, comédiens professionnels ou amateurs racontant à corps perdu une histoire qui est la leur : celles des enfants du Val Fourré et des banlieues dites « chaudes ». Aux grands-pères torturés pendant la Guerre d'Algérie par l'armée française. Aux parents immigrés dans des villes nouvelles, devenues des cités ghettos pour émeutes d'aujourd'hui. Aux avenir sans futur. Sidérants d'humanité et d'énergie, ils réveillent une mémoire qui ne fait qu'une avec leur présent. Ecrit et mis en scène par Ahmed Madani, le spectacle est politique, mais aussi poétique, placé sous le signe de Rimbaud et de ses *Illuminations* ». **Le coup de cœur du « off » d'Avignon**

Didier Mereuze.

Quand le théâtre parle des banlieues

## «Leur pays, c'est l'exil»

le 03.09.13 | 10h00

**Une dizaine de jeunes originaires du Val Fourré à Mantes-la-Jolie (banlieue parisienne) ont tenu le haut de l'affiche du théâtre des halles cet été à Avignon, à guichets fermés.**

*Avignon. De notre envoyé spécial*

Le metteur en scène et dramaturge, Ahmed Madani, a réussi son pari de monter un spectacle décapant et émouvant. La pièce *Illuminations* est à la fois une distraction de bon niveau et dans le même temps, un moment de vraie réflexion sur le présent des cités dites sensibles de France, mêlé au passé de ses habitants. Là, le metteur en scène a focalisé son attention sur l'histoire de l'Algérie. Il nous le dit lui-même : «Les interprètes sont marocains, maliens, camerounais, algériens. Ces jeunes hommes sont de tous les pays, mais leur pays c'est l'exil. Mon objet est d'expliquer que la présence de cette jeunesse dans les quartiers n'est pas tombée du ciel. Il m'a fallu remonter à l'histoire des familles, des grands-parents, et parvenir à la notion de déplacement. Le point de départ de mon travail, c'est la guerre d'Algérie et la décolonisation.»

Quoi de plus évident pour Ahmed Madani, fruit de l'exil de ses parents originaires d'Algérie, que de partir de sa propre histoire : «La plupart des exilés viennent en France pour des questions de francophonie. J'ai fait au plus simple. Je suis remonté dans le temps. Pour raconter cette histoire, je suis parti de la mienne. Il y a un croisement de générations et en même temps des temporalités historiques et mémorielles.» Le ton d'Ahmed Madani est sérieux, mais le travail de fond et de forme qu'il esquisse, transforme et transcende les aspects rugueux que l'on peut craindre au début de la pièce qui montre la torture en Algérie du grand-père qui sert de trame à l'histoire, un vigile d'une société de sécurité. «J'ai fait le choix d'une esthétique précise et rigoureuse, faire de la direction d'acteurs, travailler sur l'intériorité, dès qu'ils chargent dans le jeu, je préfère les contenir pour plus d'émotion. Ce qui est intéressant pour eux c'est de découvrir ce que met en jeu le théâtre comme engagement, dans l'incarnation de personnages.

J'aime que les acteurs soient le plus juste possible par rapport à eux-mêmes. Je fais accoucher la parole avec un groupe non professionnel mais qui ouvre un espace d'expression et de théâtre. Derrière le geste artistique, il y a la parole qui prend sens et est reconnue du fait que le théâtre donne une dimension poétique et de mise en distance qui fait tout passer», nous explique l'auteur Ahmed Madani, sans dire que c'est une vraie performance à laquelle on assiste. Pour appuyer le jeu des comédiens, un montage vidéo vient sensibiliser sur les visages de banlieue que bien souvent le système médiatique ne montre pas. Par ailleurs, le côté dur de la guerre d'Algérie ne lui a pas causé de soucis quant au ressenti du public. C'est comme s'il avait pris le pari que cette guerre, dans l'inconscient collectif, autant que dans la dynamique sociale, est un moment paradoxalement accélérateur de l'émigration. Pour lui, «c'était fondamental. J'ai pris volontairement une situation non compassionnelle, avec beaucoup de contradictions.

C'est l'histoire de France, une histoire qui a mis beaucoup de temps à se révéler au peuple français. Je fais un rappel que je pense nécessaire aujourd'hui, c'est un acte d'écriture, je retrace la traversée du personnage de Lakhdar, personnage mythique de Kateb Yacine. Il y a pour moi une filiation». D'ailleurs, en hommage à Kateb Yacine, tous les personnages s'appellent Lakhdar. «C'est un homme de théâtre qui a utilisé la langue du maître, la langue française, pour exprimer le point de vue du sujet, de manière noble très forte et dont la trace reste là, présente.» Il ne reste plus qu'à espérer que cette pièce, *Illuminations*, soit jouée en Algérie.

«Je pense que cela aurait du sens car l'histoire de l'immigration n'est pas forcément connue par tout le monde en Algérie, en tout cas vécue de l'intérieur, comme cette jeunesse qui ne sait pas trop d'où elle est. L'évocation de la guerre est aussi porteuse, je pense, d'intérêt. Dans la forme, il y a enfin une esthétique développée, un point de vue sur le théâtre contemporain.» Parmi ses projets, Ahmed Madani espère aboutir à la création d'une version féminine avec uniquement des filles sur scène. D'autre part, il prépare pour le mois de janvier une nouvelle création, intitulée *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais...*

**Walid Mebarek**

CULTURE

## Au Festival d'Avignon Off, la mémoire en « Illumination(s) »

Aline GEMAYEL | 25/07/2013

Au Théâtre des Halles, une des scènes permanentes d'Avignon, « Illumination(s) », écrite et mise en scène par Ahmed Madani, joue tous les jours à 19h.

Porté par 9 jeunes hommes énergiques et bien à leur place, tous issus du Val Fourré, quartier «chaud» de la banlieue parisienne, ce récit-choral fort invite le spectateur à passer, le temps d'une représentation, de l'autre côté du miroir, à écouter pour mieux comprendre ces vies. La vidéo qui défile en fond de scène est signée Nicolas Clauss. Elle apporte un champ supplémentaire, une profondeur autre à cette création qui est la 1re partie d'une trilogie intitulée «Face à leur destin», qui devrait se décliner en trois créations dont la deuxième sera réalisée avec des jeunes femmes et la troisième avec des hommes et des femmes.

La scène est vide. Alors que le public s'installe, une bande-son, d'abord murmurante, devient de plus en plus précise : on y entend un mix d'extraits de journaux télévisés et radio relatant les violences qui se déroulent dans les banlieues françaises, les déclarations politiques et autres, etc. Sur le fond de scène servant d'écran, des visages de jeunes hommes, en gros plan, défilent. Leur expression passe de la menace/violence au sourire/rire. Les yeux sont traversés en quelques secondes par une palette de sentiments extrêmes: colère, dépit, douceur, tendresse, gaieté...

Un jeune homme déboule les escaliers de la salle et hurle qu'il avait bien demandé que l'on n'utilise pas son portrait, qu'il ne veut pas être là. Il est immédiatement appréhendé par les sbires, qui le tabassent à mort. Alors que son cadavre gît là, sur scène, sa voix, en off, remonte le temps, dévidant d'histoire en histoire la mémoire des relations sanglantes qui lient la France et l'Algérie. Le passé et le présent se mélangent. «J'ai été noyé dans la Seine, (...) réduit en cendre dans une centrale EDF (...) Je suis le cadavre qui parle. Je vois mon grand-père baignant dans son sang.» Sur scène, un homme en chemise blanche, attaché à une croix, est entouré de huit hommes habillés de costumes noirs. C'est le grand-père Lakhdar, jeune, lors d'une séance de torture. Il raconte, avec un débit calme, sur un ton froid, distancié. «Je suis Lakhdar, le grand-père. Ils ont pris ma place, dans ma demeure, et ont fait de moi leur serviteur. Je suis poussière. Ma terre n'est pas à vous. Mon ciel n'est pas à vous.» Pas de colère, juste un constat: «honte sur toi qui n'a pas voulu faire de moi ton frère.» Et d'entamer tous à cappella: «Ami entends-tu le chant des partisans de la libération française pendant la Seconde Guerre mondiale?»

De tableau en tableau, Ahmed Madani décline, sous différentes formes et en différentes temporalités, sur le mode revendicatif mais également humoristique, en texte et en chant, les histoires de ces hommes, d'hier et d'aujourd'hui. Et une constante revient : la violence avec laquelle ils sont traités et qui explique, à défaut de la légitimer, la violence avec laquelle ils réagissent.

## **Ahmed Madani à l'écriture et à la mise en scène**

Après avoir été directeur du Centre dramatique de l'océan Indien (2003-2007), Ahmed Madani revient à sa compagnie, «Madani Compagnie», pour y développer ses activités. Il réalise une trentaine de spectacles, textes adaptés ou qu'il écrit.

«Illuminations, ce sont les flashes de mémoire, «on se retrouve tous dans les illuminations d'un jeune homme mort, explique Ahmed Madani. Ces jeunes que l'on nous présente comme la partie sombre, menaçante de la société, ce sont des étoiles et j'ai voulu les faire briller.» Mais ce titre est aussi une référence à Rimbaud, «qui a connu sa période de grande créativité entre 16 et 20 ans», l'âge des jeunes qui sont aujourd'hui sur scène.

Ahmed Madani a choisi de travailler avec des comédiens non professionnels, «car cette histoire leur appartient, c'était important qu'elle soit portée par ceux qui l'ont vécue», souligne-t-il. Et c'est dans le quartier du Val Fourré de Mantes-la-Jolie (région parisienne), où sa famille s'est installée en 1959, que Madani décide de mener ce travail de mémoire. «L'histoire de ces jeunes est directement liée à la mienne. C'est une jeunesse trouble-fête, mise à l'écart par la société. Il était important que toute ma démarche se fasse dans ces territoires» qui sont aujourd'hui des sortes de territoires de non-droit.

À travers ce travail, Madani a voulu reconnecter ces jeunes à l'histoire qui les lie à la France, mais aussi donner à voir et à écouter «comment ces jeunes sont à l'intérieur, quelles douleurs les traversent, quelles histoires les ont fascinés?» note-t-il dans le dossier de présentation.

Cette découverte à laquelle il convie le spectateur est plus que réussie. Elle touche à la mémoire, celle dont la (re)connaissance peut apporter la paix et permettre aux jeunes générations de se construire en harmonie avec la société dans laquelle elles vivent.

## La cité des cracks

Ahmed Madani

Renversant. Une troupe en forme de bande de banlieue, non professionnelle, qui raconte de l'intérieur la vie qu'on mène quand on est issu de l'immigration. *Illuminations* d'Ahmed Madani est un spectacle à ne pas manquer, dans le festival Off d'Avignon.

Par Eric Demey

publié le 17 juil. 2013

Dans le contexte d'un théâtre qui se meurt de ne s'adresser qu'aux bourgeois blancs plus ou moins de gauche, d'un théâtre qui, pour reprendre les mots de David Bobée, devrait être « *un monde fait de diversité et non pas seulement des acteurs presque tous beaux et blancs issus de la formation française* », *Illuminations*, spectacle mis en scène par Ahmed Madani, ouvre une brèche, avec pour comédiens des jeunes gens ayant grandi dans la cité du Val Fourré de Mantes-la-Jolie. Au passage, il explore ce sujet ô combien brûlant de la place des populations issues de l'immigration dans la France d'aujourd'hui.

Racontons donc un peu : salle comble se levant d'un seul bond à la fin de la représentation pour applaudir longuement et intensément les interprètes. Le succès public et l'appréciation critique commencent. Au Théâtre des Halles s'est produite une rencontre enthousiasmante comme un spectateur assidu de théâtre en vit peu dans l'année.

Une heure vingt auparavant, c'étaient de drôles d'ouvriers qui avaient déchiré les tickets des spectateurs. Des jeunes hommes qu'on a davantage l'habitude de voir antipathiques garder l'entrée des boîtes de nuit et des Monoprix, mater les sacs et les caddies. Tous issus de la fameuse cité du Val-fourré à Mantes-la-Jolie, ils sont là en costumes de ville, en costumes de vigiles, du genre chic et pas cher, et dans la violence d'une rixe – avec cris, insultes et bousculades afférents – l'un d'eux tue le client récalcitrant d'un mortel coup de poing. Un début tonitruant qui amorce un retour dans les souvenirs du jeune homme mort, étendu par terre – un arabe lui aussi, « *nous sommes là pour vous protéger de nous* » – et dans l'histoire de sa famille, du passé de la guerre d'Algérie au présent des cités. Tout un parcours imaginé par Ahmed Madani pour déchirer grâce au théâtre ces voiles épais que les médias, les peurs et les replis déploient entre les hommes.

Comédiens amateurs oblige, la pièce privilégie souvent un travail choral. Cela tombe bien, il s'agit aussi de raconter ce qui fait communauté, ce qui fait unité et identité chez ces enfants de l'immigration. Madani les appelle tous Lakhdar. Dans son histoire, ils commencent ironiquement par être ceux qui torturent en Algérie et chantent *Le chant des partisans*, ou encore *Les petites femmes de Paris* (jouissive reprise par cette bande de marlous du patrimoine national dans ce qu'il a de plus supposément identitaire). En opérant ainsi, en leur faisant revêtir l'uniforme du soldat occupant, Madani ne joue pas forcément avec l'histoire et, surtout, il révèle l'identité instable d'une histoire embrouillée qui préside à leur départ pour la France.

Vient ensuite l'arrivée en métropole, le travail manœuvre – « *je parle le français avec une pioche dans la bouche* » – la naissance de ces banlieues qui deviendront bientôt des cités... Sur le fond, on peut se dire qu'on n'apprend pas grand-chose de l'histoire de la communauté immigrée et du présent des zones sensibles. Enfermement communautaire croissant, ségrégation à l'emploi, contrôles des policiers... cela va de soi, mais c'est également bien de le rappeler. Le spectacle en profite pour dessiner une trajectoire dans l'évolution de ces populations issues de l'immigration, qui les a conduites à passer de la soumission à la culture d'accueil au redressement identitaire contemporain. On a peur parfois de verser dans le revendicatif et, du côté du spectateur, dans les bons sentiments. Mais l'intelligence de l'écriture et de la mise en scène, la présence sur scène de ces jeunes gens, comédiens frais qui s'attaquent mine de rien à un art qu'on sait aux antipodes de leur milieu d'origine, permettent de jongler joyeusement avec ces écueils et de produire au final un spectacle aussi percutant qu'émouvant.

Par moments, derrière les comédiens, un grand écran diffuse les vidéos de jeunes de banlieues, portraits tout d'abord de visages menaçants avant que ces jeunes n'éclatent de rire face à la caméra. Une création de **Nicolas Clauss** qui rend visible la dynamique profonde du propos : il s'agit bien de savoir qui se cache derrière le masque des représentations multiples de ces jeunes qui font peur et qu'on dit des cités ? Vers la fin du spectacle, les personnages de fiction s'entremêlent aux récits personnels, le réel fait son entrée sur le plateau, sans l'entremise de la fiction. L'un raconte son histoire de famille, l'autre ses rêves de paradis. Ils sont de plus en plus proches. À la fin, debout, applaudissant face à eux qui saluent, seul le quatrième mur sépare encore les communautés.

Les costumes sont les mêmes mais les vigiles ont disparu pour révéler de jeunes hommes aux multiples identités. L'histoire de ce spectacle ne s'arrête toutefois pas là. C'est aussi celle d'une formidable aventure menée par Ahmed Madani, qui a fait s'enfoncer ces jeunes gens du Val-fourré dans ce territoire du théâtre où, encore une fois, ils étaient étrangers. « *Avignon, ça ne dure qu'un mois* » dit l'un. Que le monde du théâtre fasse honneur à l'expérience et y trouve moyen de se régénérer.

***Illuminations***, texte et mise en scène d'Ahmed Madani, du 6 juillet au 28 juillet au théâtre des Halles, Avignon.

**En tournée** : Du 5 au 15 août, tournée d'été CCAS ; les 3 et 4 octobre au Forum Culturel du Blanc Mesnil ; le 8 octobre au Théâtre Firmin Gémier / La Piscine à Antony ; du 15 au 20 octobre à la Maison des Métallos ; du 6 au 8 novembre à l'Espal Théâtre du Mans ; le 19 novembre au Théâtre de Grasse, du 2 au 15 décembre au Collectif 12 à Mantes-la-Jolie.



*Rideau!*

*Le blog théâtre de Jack Dion*

**Marianne**

Jack Dion

Il n'est pas si fréquent de voir évoquer au théâtre, dans un spectacle qui ne tourne pas au pensum, la réalité des « quartiers », comme on dit dans d'autres quartiers, là où l'on considère que la savane commence dans l'au-delà du périphérique. Avec « Illumination(s) », présenté dans le Off d'Avignon, Ahmed Madani relève ce défi devant un public conquis – et il y a de quoi.

Ils sont neuf sur scène, tous issus du Val Fourré, à Mantes la Jolie, où tout n'est pas vraiment joli, joli. Ils n'étaient pas vraiment destinés à faire du théâtre. Et pourtant, ils en font grâce à la rencontre avec un créateur décidé à raconter une histoire évoquant leur statut si particulier de fils d'immigrés, nés en France, donc Français... pas tout à fait cependant, mais un peu quand même.

Ahmed Madani commence par la guerre d'Algérie avec une scène particulièrement violente autour de la torture dont a été victime son propre père. Il enchaîne en évoquant plusieurs des questions liées à l'immigration : le chômage, le ghetto, le racisme, la religion, le rejet, l'enfermement ethnique, les relations avec la police...

Il le fait sans jamais tomber dans le prêchi-prêcha ou le simplisme, sans manichéisme ni diabolisation, en arrivant à laisser surgir les contradictions sur un sujet explosif et si facilement récupérable. Il le fait enfin avec des acteurs qui témoignent d'un sens du spectacle qui en dit long sur les potentialités humaines de ces cités où la plupart des habitants se trouvent confinés, avec des possibilités d'émancipation proches du néant.

Ce spectacle est à la fois un cri d'espoir et une exigence de dignité. Par les temps qui courent, ce n'est pas rien.

**Jack Dion**  
**Samedi 13 juillet 2013**

# PREMIERE

15 mai 2012

## **La critique de *Pariscopes***

Le titre est tiré de Rimbaud, mais le rapport avec les "Illuminations" est lointain, si ce n'est la forme poétique de ce texte fait d'anaphores, comme ces « Je me souviens » qui renvoient à Perec. Ahmed Madani, écrivain dramaturge d'origine algérienne arrivé à sept ans à Mantes-la-Jolie, en a fait le cœur de son théâtre sociétal. Ici, il met en scène neuf comédiens amateurs du quartier du Val Fourré pour évoquer 50 ans d'histoire franco-algérienne : la guerre, la vie solitaire d'un travailleur engagé pour bâtir la France dans les années 70 et cette troisième génération, celle des comédiens. Ils sont habillés en agents de sécurité, jouant un rôle paradoxal qui consiste à protéger la société d'eux-mêmes. Ces comédiens sont à la fois des voix qui scandent, des silhouettes qui dansent et des personnages multiples – agents de sécurité, père algérien ou engagés français qui torturent en Algérie. Presque toujours regroupés, ils disent parfois le texte d'une seule voix et construisent une performance poétique et historique salutaire. Avant que ça ne démarre, le spectateur découvre une installation vidéo de Nicolas Clauss, qui montre des visages de jeunes des cités dont la France a peur.

**Julien Barret**



## **Festival d'Avignon: Neuf jeunes du Val Fourré secouent le public avec «Illumination(s)»**

Créé le 17/07/2013 à 17h25 -- Mis à jour le 17/07/2013 à 18h30

**THEATRE – Présentée au Festival Off d'Avignon du 6 au 28 juillet, «Illumination(s)» met en scène neuf comédiens amateurs pour évoquer cinquante ans d'histoire franco-algérienne. Un spectacle fort et poétique qui commence à refuser du public...**

C'est l'histoire de Lakhdar. Un prénom pour trois hommes. Le premier a combattu la présence de la France en Algérie. Le second, son fils, a choisi d'y émigrer: au Val Fourré, l'emblématique cité de Mantes-la-Jolie qui, à sa construction, en 1959, concentrait tant d'espoir. Le troisième a vécu les émeutes de 2005, et ne sait parfois plus, de l'Algérie ou la France, quel est son pays.

### **Neuf dormeurs du val**

Sur scène, ils sont neuf. Aucun n'est comédien professionnel. Au Val Fourré, où sa famille a posé ses valises il y a cinquante ans, Ahmed Madani, le metteur en scène, a d'abord distribué des tracts. Evoqué rapidement son projet, encouragé chacun à en parler autour de soi. A son retour, deux mois plus tard, la salle était remplie, l'enthousiasme était là. Avec plusieurs dizaines de jeunes, le travail a commencé, autour d'un texte. *Le Dormeur du val*, de Rimbaud. Il fallait «qu'ils aient le courage de faire un travail continu sur plusieurs mois», et, surtout, «qu'ils acceptent de se mettre à nu. De chercher le nœud», raconte Ahmed Madani.

Neuf d'entre eux l'ont convaincu, et les répétitions ont commencé, le 3 mars 2012. Il n'avait pas encore écrit une ligne. «Pas avant de les rencontrer, car tout allait dépendre d'eux». Puis la première représentation s'est tenue le 3 mai, au théâtre de l'Épée de Bois à Vincennes. Deux mois plus tard, seulement, car le projet, il l'avait «en lui depuis des années».

### **Cinquante ans de saga familiale**

Scènes-tableaux à l'esthétique soignée, adresses au public, projections vidéo (une installation du plasticien Nicolas Clauss ouvre la pièce), jeu de lumières, chants, danses (le twist!), poésie... Ce récit choral, brut et profondément émouvant que livre «Illumination(s)» est autant le sien que celui des neufs brillants interprètes, ses «experts de la jeunesse».

La guerre d'Algérie, la torture, «c'est l'histoire d'Ahmed, pas la nôtre», estime l'un d'entre eux à la sortie du spectacle. Plongée dans le silence, traversée de néons rouges, chorégraphiée au millimètre, la scène des émeutes de 2005 «a tout de suite beaucoup plu au groupe, parce qu'ils l'ont vécu», répond en écho Ahmed Madani. Avec eux, il dit avoir «joué au documentariste». «J'ai voulu les faire parler à l'endroit où on ne les entend pas: celui de leur histoire familiale».

«Parlez-en autour de vous!», encouragent les comédiens à la fin du spectacle. «Ils sont mordus», sourit Ahmed Madani. Tant mieux, car le public est là. Le bouche à oreille fonctionne. Les billets s'arrachent désormais dès le matin, pour un spectacle à 19h. Au sein du Off qui compte cette année 1.258 spectacles, ce n'est pas une moindre victoire. Elle sera plus grande encore si l'un des programmateurs cachés dans le public leur propose des dates, à ajouter à celles qui s'annoncent pour l'automne, dont quatre à Paris, à la Maison des Métallos, du 15 au 20 octobre. «On entre dans la phase où on va refuser du public», se réjouit l'auteur qui y voit un «signe symbolique très fort. Il y a un réel intérêt du peuple français».

### **«Leurs ancêtres sont les Gaulois»**

De cet intérêt, Ahmed Madani n'a pas douté, quand il s'est lancé l'an dernier dans «Face à leur destin», dont «Illumination(s)» n'est que le premier volet. Un second se prépare avec des filles, qu'il «recrute» dans toute la France dès que possible, si le succès du premier permet de boucler le montage financier du second.

Si les garçons ont ouvert le bal, c'est qu'ils sont, juge t-il, «emblématiques de la peur qui règne dans les cités. Les filles sont plus rassurantes, et les problématiques sont différentes». Dans un troisième volet, il les réunira, car, «ensemble, ils sont le peuple de demain. Ils pourront dire que leurs ancêtres sont les Gaulois. Aujourd'hui, ça fait sourire de dire ça. Mais dans trois générations, ce sera vrai».

**Annabelle Laurent**

6 mai 2012

## Stabat Lakhdar dolorosus

**Aller par-delà les clichés sur les jeunes des cités, clichés imposés, clichés arborés. Passer la barrière d'un regard noir et plonger dans l'histoire que celui-ci raconte. C'est ce que font conjointement l'installation « Terres arbitraires » et le spectacle « Illuminations ». Nous voici ainsi face à cinquante ans d'histoire intime, franco-algérienne. C'est non seulement un dialogue fin et juste entre deux arts, mais celui des vivants et des morts, du visible et de l'invisible. Une réussite.**

*Terres arbitraires* est une installation vidéo de Nicolas Clauss, une installation en immersion et modulable. Nous voici, de fait, presque entourés de visages exclusivement masculins : aspect tribal vaguement inquiétant. Car si les visages sont tous différents, les attitudes sont comparables. Une façade de regards noirs et plantés s'élève donc comme une barre de béton face à nous, sans ciller, sans baisser les yeux. Tandis que nous les observons, nous parvenons les borborygmes télévisuels des discours que l'on ne cesse de formuler sur ces visages muets. Nicolas Clauss interroge ainsi l'image que les médias fabriquent de ces hommes, image avec laquelle ceux-ci jouent d'ailleurs ou dans laquelle ils s'enferment pour ne nous laisser que des apparences. Mystère de ces peaux filmées au plus près comme des paysages, de ces regards d'un noir abyssal. Pellicule sensible pour quartiers dits sensibles.

*Illumination* nous invite justement à passer de l'autre côté, et à explorer le revers de l'apparence. Nous plongeons dans la noire pupille pour nous retrouver dans le territoire des rêves. Alors, sur la scène de théâtre, les hommes privés de parole retrouvent leur voix. Nous découvrons, en effet, que chaque personnage est fait d'une histoire qui ne se confond avec aucune autre, car elle se nourrit de celle de son interprète. Que c'est intelligent de faire le choix de l'intime face aux discours généralisants de la politique, de la sociologie même engagée, de la télévision ! Ahmed Madani, le metteur en scène, est lui-même parti d'un souvenir d'enfance. Ensuite, il a écouté les histoires de ses interprètes. Et c'est beau. Dans ce spectacle infiniment choral, où les acteurs font corps, et avec une belle humilité, chantent, dansent, créent des poèmes ensemble, on finit pourtant par pouvoir dessiner les traits de chaque visage, de chaque histoire.

### Beau boulot

Ces hommes ne sont pas des professionnels. En tout cas, ils sont si engagés qu'on ne s'en rend compte qu'en analysant la direction d'acteurs très tenue, et la mise en scène chorégraphiée à l'extrême pour que tout se passe au mieux. Beau boulot. On imagine ce qu'il a fallu d'attention des uns aux autres pour qu'émerge cette écriture qui n'écrase aucune histoire, cette prestation aux gestes si précis. On aime aussi que le dialogue entre la performance-spectacle et l'installation prenne des voix si variées, riches sans être obtuses pour les spectateurs. Dans ce travail-là, on entend un respect infini, qu'on aimerait retrouver politiquement.

Ce n'est pas que le spectacle soit lisse, toujours facile à digérer. Il ne s'agit pas de faire le portrait d'angelots. Il y a des propos bruts de décoffrage, des gestes et des blagues qu'on ne comprend pas, dont on se sent exclus. C'est que, un des personnages a raison de le dire, on parque ces hommes dans leurs cités, mais ces cités représentent à l'inverse pour les autres des territoires interdits. Qui sort le soir faire un tour aux Pyramides ou aux Mureaux pour s'amuser ? Et puis le spectacle parle de l'âpre histoire franco-algérienne. Elle commence par la crucifixion d'un résistant algérien pendant la guerre d'indépendance, elle s'achève aujourd'hui quand des vigiles venus de cités tuent un jeune homme venu d'une autre cité.

Vigiles et jeune homme se nommaient pourtant tous Lakhdar. Or, « Lakhdar » signifie « vert », symbole d'espoir. En dépit des cris de celui qu'on a torturé, de celui qu'on a méprisé, de celui qui a fini dans un cercueil loin de son pays, en dépit de l'exil et de la faim, il y a, de fait, dans le spectacle une vitalité incroyable, une niaque qui le rend accessible à tous. Même la naïveté de l'écriture, très marquée par certaines références et qui sent de temps en temps l'exercice, a son charme. On a aimé, donc, et on aime aussi que le théâtre, ce soit ça : un voyage dans le cœur des autres. Le cœur des hommes.

**Laura Plas**

Critique - Théâtre - Avignon Off  
**Illuminations**

# Illumination(s) à Avignon

Par Moira DALANT

Publié le 10 juillet 2013

*Des écrans projettent des visages immobiles qui s'animent soudain dans un rire muet, des noms de quartiers et de banlieues chaudes sont ensuite projetés, tandis que des informations radiophoniques interrogent ce qui stigmatise le pays.*

"J'ai frappé. Tu as frappé. Tu as frappé. Il a frappé. Il a juste frappé putain. " Le spectacle de Ahmed Madani nous fait entrer de manière percutante dans l'univers qu'il décrit. L'intervention initiale, d'une violence inouïe, questionne par la vérité du geste. En effet, l'action prend place de façon frontale pour ensuite faire émerger une parole de chœur : neuf hommes partagent une histoire personnelle et néanmoins collective, celle d'Algériens expatriés. Tous se prénomment Lakhdar, du grand-père au petit-fils, de la guerre en Algérie aux guérillas des cités des années 2005. Ils évoquent la guerre, le rapport à la mort et à la violence, les tortures, les espoirs de fonder une vie ailleurs et une famille. Des hommes en costumes sombres entourent un homme crucifié, symbole du torturé en Algérie. Face à l'acte traumatique, chacun raconte ses peurs, sa vision intime de la guerre.

Le spectacle dit la violence des actes désespérés d'hommes perdus, le récit d'une violence toutefois équilibrée par des moments de légèreté. Quand le sérieux disparaît, les sourires illuminent les visages, un peu d'espoir se profile. Dans la parole tragique des récits de guerre ou des récits de vies déchirées entre deux pays, des interludes de type cabaret s'intercalent, les comédiens chantent des chansons populaires françaises ou américaines.

L'histoire commence donc par la mort d'un jeune homme au cours d'une bagarre de rue dans les années 2000, et comme il meurt, le jeune homme rêve : dans son rêve se rejouent le destin et les morts de ses ancêtres, jusqu'à la sienne. *Illumination(s)* donne vie aux souvenirs d'(un) expatrié(s), prisonnier(s) dans l'entre-deux d'une terre d'accueil et d'une terre quittée et impossible à retrouver. L'homme est à la frontière, ne sachant plus s'il aime ou s'il abhorre les deux pays.

Le plateau nu laisse le champ libre aux comédiens et au travail de chœur, la parole est partagée, relayée de l'un à l'autre, pour raconter une histoire personnelle devenue universelle. Les présences sont fortes et offrent une vision intime de l'identité algérienne à travers plusieurs vies et plusieurs regards, parfois avec émotion, souvent avec humour.



**Performance-spectacle écrite et mise en scène par Ahmed Madani, avec Boumes, Abdérahim Boutrassi, Yassine Chati, Abdelghani El Barroud, Mohamed El Ghazi, Kalifa Konate, Eric Kun-Mogne, Romain Roy et Issam Rachyq-Ahrad.**

Avec "*Illuminations*", placé sous l'égide de Rimbaud, par son titre et sa référence récurrente avec le poème "le dormeur du val", devenu, en l'espèce, "le rêveur du Val Fourré, **Ahmed Madani** propose une performance-spectacle singulière pour évoquer le background des jeunes d'origine algérienne qui constituent la troisième génération de l'immigration post-coloniale.

Un spectacle est singulier à plus d'un titre car placé sous le signe de la dichotomie entre le réalisme social de la thématique, la partition qui ressortit au théâtre de paroles avec un texte qui pratique largement le symbolisme allégorique et de la licence poétique, la mise en scène esthétisante et chorégraphique qui privilégie l'aspect visuellement "spectaculaire" et une distribution atypique composée de trois acteurs et de six jeunes qui vivent dans un territoire infra-urbain qualifié de zone urbaine sensible, la cité du Val Fourré à Mantes-la-Jolie.

Mais même s'il évoque la ghettoïsation des grands ensembles, le "malaise des banlieues" et le racisme à l'envers qu'est la discrimination positive, Ahmed Madani n'aborde ni les problèmes d'acculturation ni les dérives du fanatisme religieux préférant parler des hommes de bonne volonté emportés dans la tourmente de l'Histoire.

Comme pour Fellag tous les Algériens sont des mécaniciens, pour Ahmed Madani tous les Algériens se prénomment Lakhdar et il remonte le fil des générations pour dresser un état des lieux qui rappelle les ravages du colonialisme et les barbaries de la guerre d'Algérie sur toute une génération d'hommes essentiellement d'origine rurale et viscéralement attachés à leur terre.

La deuxième vague ravageuse est l'émigration. Après l'indépendance, leurs fils ont quitté la terre natale en direction de l'ex-pays colon, naïvement perçu comme un eldorado, dont la plupart sans qualification professionnelle, se trouvent confrontés non seulement au déracinement mais également à la dureté de la situation du sous-prolétariat que constituent les manoeuvres, aggravée par un racisme ambiant.

Dans cette histoire d'hommes, dont les femmes sont totalement absentes, Ahmed Madani évoque également le cas particuliers des harkis, les supplétifs de l'armée française qui avaient opté pour la nationalité française dont le rapatriement en France s'est soldé par un parage dans des camps.

Sur scène, sous une direction d'acteur au cordeau assurée par Ahmed Madani, neuf "men in black" assurent un étonnant spectacle choral qui remettra sans doute les pendules à l'heure pour certains acteurs dits "de métier".

Composé de tableaux à l'esthétique soigneusement élaborée et à la chorégraphie millimétrée qui visent notamment à la célébration des valeurs fondamentales, ce spectacle-performance, superbement porté par la fougue, l'engagement et la fraîcheur de ses interprètes, constitue le premier volet d'un triptyque réflexif sur la jeunesse des quartiers populaires intitulé "Face à leur destin". A suivre donc.

**MM**

## AHMED MADANI, HISTOIRES D'EN FRANCE

**Auteur, metteur en scène, il raconte l'histoire de trois générations issues de l'immigration. Les rêves. la réalité. De quoi donner à comprendre.**

Nouveau gouvernement, nouvelle politique : un moment de réflexion qui ne pourrait que gagner à une large diffusion du dernier spectacle d'Ahmed Madani, *Illumination(s)*.

Ahmed Madani est lié au quartier du Val Fourré à Mantes-la-Jolie. C'est là qu'il a, pendant de nombreuses années, mûri son théâtre. C'est au Val Fourré qu'il revient aujourd'hui avec *Illumination(s)*.

Le propos : l'histoire d'un demi-siècle, à travers le regard de trois générations. Trois hommes : un Algérien immigré pendant ce qui était à la fois les Trente Glorieuses et la guerre d'Algérie ; la génération du fils, qui vient en France gagner de l'argent, rêve de retourner au pays où il a fait construire sa maison mais constate que sa vie est en France où sont nés et où vivent ses enfants ; la troisième génération, française mais qui a besoin de comprendre d'où elle vient.

Ce spectacle, qu'il appelle "performance spectacle", c'est au Val Fourré qu'Ahmed Madani est allé le construire, avec une équipe de jeunes garçons. Ils se sont partis sans toujours savoir où ils allaient, dans une aventure où ils ont mis beaucoup d'eux-mêmes, le texte



s'écrivant en faisant appel à leurs improvisations. C'est donc un peu de leur histoire qui est sur scène, et qu'ils expriment chacun avec sa personnalité - ceux qui avaient déjà, il y a plus ou moins longtemps, fait du théâtre, les rappers, ceux qui n'avaient jamais connu la scène. Cela donne au spectacle un ton d'authenticité que le métier d'Ahmed Madani, son texte qui sait embrasser l'Histoire, sa mise en scène sobre mais forte savent mettre en valeur.

Le spectacle d'Ahmed Madani est précédé d'une installation vidéo de Nicolas Clauss, *Terres arbitraires*. Depuis deux ans, Nicolas Clauss interroge et filme

de jeunes hommes de quartiers populaires. Ahmed Madani a jugé que cela faisait une belle ouverture à sa création. Nicolas Clauss a été convaincu. L'idée était bonne. Tout cela reste entre hommes. Que pensent les femmes de leur histoire? Ahmed Madani ne les oublie pas. Dans son esprit, c'est la suite, le deuxième volet, qu'il espère pouvoir réaliser d'ici deux ans. En rêvant à la synthèse, hommes et femmes réunies, plus tard...

**Jusqu'au 3 juin**  
**Théâtre de l'Épée de bois**  
Paris

**Teatro a corte**, festival de théâtre qui se tient à Turin et dans ses environs dans des demeures historiques, résiste comme il peut à la dureté des temps, où se conjugent la crise générale et la réticence à son égard de la Région Piémont, principal subventionneur, dont la majorité de centre-droit dirigée par un représentant de la Ligue du Nord est peu favorable à la culture. En cinq ans, le budget du festival a été diminué de moitié, passant de deux à un million d'euros. Le festival s'est adapté en programmant un peu moins de spectacles, et en renonçant aux trop grandes formes. Mais, assure son directeur Beppe Navello, il est resté fidèle à son esprit, très européen et fondé sur le croisement des disciplines et des genres : théâtre, danse, cirque...

L'édition 2012 se déroulera du 6 au 22 juillet. Elle réunira vingt-cinq compagnies de douze pays, avec un accent particulier sur la Grande-Bretagne.

[www.teatroacorte.it](http://www.teatroacorte.it)

# THEATRE AU VENT – Le Monde.fr

6 mai 2012

« Mon visage n'est pas un paysage » lance un jeune beur à la face du monde. C'est devenu une habitude de brandir en hameçons par le biais d'une caméra toutes sortes de visages épinglés comme des papillons. A la télévision, n'importe quel visage devient une image pour de rire dès lors que l'on sait qu'on peut la manipuler comme une marionnette. Paraît-il que l'image a une fonction subliminale. En tout cas, une chose est sûre, la télévision est un instrument formidable de matraquage de nos neurones sensoriels. Il vous rappelle quoi mon visage, est-ce bien le mien, est-ce bien celui que vous avez vu dans le journal, non c'est celui de mon frère !

Dans une mer démontée de têtes de jeunes beurs qui jaillissent d'une trentaine d'écrans de télévision, sous fond sonore de faits divers ayant défrayé les chroniques, et roucoulaudes politiques, Voilà que nous spectateurs nous avons l'impression d'être fléchés jusqu'aux entrailles. Eh oui, parce que bien qu'une image ne soit qu'une image, quelle réaction aurions nous, nous les voyeurs, si c'était notre propre visage « à poil » qui était baladé et utilisé pour faire la une d'un fait divers ? La démonstration de Nicolas Clauss est éloquente, elle nous plonge dans nos mirages, là où notre petit nombril si mignon prêt à couiner hurle de bonheur, ouf, pas vu, pas vu, ni entendu !

Un visage pour étiquette, quelle tristesse ! Stéréotypes, clichés, jouent le rôle de fourchettes et de couteaux dans nos estomacs. Une belle pâture facile à digérer. Mais c'est comme un plat qui sort du micro-ondes, chaud à la surface et gelé à l'intérieur.

Ahmed Madani a choisi de mettre en scène des jeunes du Val Fourré, troisième génération issue de l'immigration post-coloniale. C'est évident pour lui, ces jeunes d'origine étrangère vont finir par prendre souche dans ce beau pays la France, si bien chanté par Trenet.

Chacun de ces jeunes trimballe avec lui un bout de craie qui a essuyé des déboires. Il n'est pas rose, il n'est pas blanc mais il permet d'écrire encore sur le tableau noir. Ahmed Madani sait qu'ils ont des choses à dire ces jeunes, qu'ils n'ont pas à mendier la belle baguette française parce qu'ils savent l'apprécier et participent à sa fabrication. Mais trouver la mie de pain sous la croûte, c'est pas si évident. Quoiqu'il en soit, ils le disent fermement « Nous ne serons pas les grumeaux de la France »

La belle langue française ne s'étourdit pas seulement de pain, elle passe par la poésie et voilà que Rimbaud, poing à la ligne fait irruption dans leur mémoire, cette grande mer qui brasse beaucoup de vagues. C'est dingue, Rimbaud n'était pas arabe ?

Comme c'est bizarre, Ahmed Madani aurait-il interprété à l'envers les vers de ce cher poète quand il dit « Leurs ancêtres ne sont pas encore les Gaulois, mais un jour ils le deviendront ». La faute à Rimbaud, c'est sûr. Faudrait pas l'enseigner à l'école parce qu'il est « submersif », heu, subversif.

En tout cas ces jeunes-là qui ont poussé dans les cages à lapin comme beaucoup d'autres bons français, pourraient bien devenir poètes eux aussi. « Mauvais sang » écrivait encore Rimbaud. Mauvais pour faire parler ? Allons donc ! Dans ce spectacle, les jeunes chorégraphient leurs vies en jouant au ballon avec leurs propres clichés. Ils font « tourner manège » les impressions qui leur collent à la peau avec un plaisir communicatif comme les drôles d'oiseaux de Baudelaire, capables de faire bruir leurs ailes en caressant les vagues.

Chaque motif d'histoire personnelle devient alors une boussole. Cet appel de pied à la jeunesse peut paraître agaçant et pourtant il sonne juste, c'est un coup de pinceau qui deviendrait magique et puis c'est vraiment une question de respiration.

« Ma vie est un poème, pourrait dire chaque participant au spectacle et j'entends lui apporter ma signature avec tout ce que j'ai appris, entendu ou subi... ».

Ils signent avec ce spectacle une belle déclaration d'amour au théâtre, à la danse, à la vie en somme avec beaucoup d'humour. Bain de jouvence, pas seulement. Ahmed Madani déclare : « Au théâtre, il faut faire juste un pas pour passer de l'autre côté du miroir ». Comme nous sommes contents que derrière le miroir, il y ait des gens en chair et en os pour nous tendre la main.

Tambour battant, ils nous ont entraînés sur leur bateau ivre, sans jamais nous lâcher ... Et nous nous sommes rincés l'œil avec bonheur !

**Evelyne Trân**

## Le Lac des signes – Le Monde Diplomatique

15 mai 2012

### Regarder autrement la jeunesse des quartiers populaires

Pour une fois, ils ne sont pas dans la rubrique des faits divers et réduits à l'invisibilité mais au cœur d'une œuvre forte qui décline par le biais d'une installation vidéo et d'une performance théâtrale, à découvrir dans la continuité, les multiples et singuliers visages des jeunes des banlieues. Des garçons. Forcément, délibérément, puisque ce sont sur eux que sont concentrés tous les stéréotypes et toutes les peurs.

Tout commence avec une installation de Nicolas Clauss qui emprunte son nom, *Terres arbitraires*, à une citation d'Aimé Césaire : « *Il nous reste toujours des terres arbitraires* », (*Cadastre, Ode à la Guinée*) et met le spectateur face à vingt-huit écrans de diverses tailles disposés en arc de cercle sur plusieurs niveaux, d'où s'échappent des visages qui accrochent immédiatement le regard et installent une relation entre celui qui est regardé et celui qui regarde. Filmés en gros plan pour la plupart, en noir et blanc, tous ces jeunes gens issus de l'immigration post-coloniale, près de trois cents ayant de 15 à 30 ans, regardent frontalement la caméra avec une présence dense et rebelle. Ils se jouent des clichés, de la frayeur qu'ils produisent, éclatent de rire et de vitalité. On n'en saura pas plus. Si ce n'est qu'ils proviennent de quelques-uns de ces 1200 quartiers des 751 Zones urbaines sensibles classifiées par l'Etat français et dont les noms apparaissent sur les moniteurs : les Pyramides, les Epinettes, les Trois Ponts, le Val Fourré, le Mirail, l'Estaque...

Nicolas Clauss a commencé son travail en janvier 2010 à Evry mais il est allé du nord au sud de l'Hexagone pour interroger le mode de représentation de la jeunesse des quartiers populaires, traité systématiquement par des images qui stigmatisent et inquiètent. Le ressort de son interrogation passe par ce matériau brut des visages à l'écran confronté aux bruissements du monde politique et médiatique : les voix de Nicolas Sarkozy et Marine Le Pen, de Fadela Amara et Emmanuel Valls, celles de Eric Zemmour, Daniel Mermet, Houria Bouteldja ou Saïd Bouamama... Au-delà de ce qui est dit, tant dans le renforcement du stéréotype que dans sa déconstruction, c'est surtout le silence des principaux intéressés, ainsi mis en exergue dans un dispositif sobre et efficace, qui invite à vouloir entendre qui ils sont et non pas ce qui est dit sur eux. Cette absence de leur parole à la première personne se vit comme un manque qui nous rapproche d'eux.

Dans les notes d'intention de son projet, Nicolas Clauss cite les propos de Jean Genet tirés d'un entretien avec Tahar Ben Jelloun (*Le Monde*, 11 novembre 1979) : « *Et, pour l'agacer, voici que la France est toute parcourue de Noirs, de métis, d'Arabes, qui ne baissent presque plus les yeux : leur regard est au niveau du nôtre* ». C'est très exactement ce qu'il a réussi à capter. L'œuvre, qui dure quatorze minutes, est d'autant plus étonnante que programmée par ordinateur : visages et sons choisis de façon totalement aléatoire ne sont jamais articulés de la même façon et proposent ainsi une re-création permanente.

On retrouve peu de temps après quelques-uns des garçons vus à l'écran sur le plateau pour *Illumination(s)*, une création théâtrale que Ahmed Madani a conçue pour neuf jeunes hommes de Mantes-la-Jolie, ville où il est revenu vivre et travailler après avoir dirigé le Centre dramatique de l'Océan Indien (La Réunion) de 2003 à 2007.

Ici, ils ont beaucoup de choses à nous raconter... En trois tableaux, trois d'entre eux vont traverser trois époques différentes, la guerre de libération nationale algérienne, la période de l'exil et la pénibilité du travail à la chaîne, puis la vie aujourd'hui marquée par le risque d'être pris pour un terroriste ou de finir en cible d'une bavure. Trois générations sont ainsi

montrées dans leur contexte historique, le grand-père, le père et le fils. Le récit, à plusieurs voix, dans une belle composition chorale, commence de façon percutante autour de scènes de torture infligées à un combattant algérien mis en croix par ses tortionnaires de l'armée française, qui renvoient aussi à celles mises en place après le 11-Septembre et justifiées par différents Etats. Il se clôt par des scènes d'affrontement qui nous rappellent les révoltes de 2005 et par la mort d'un jeune homme après une altercation avec des vigiles. Il enchevêtre histoire et fiction, mémoire collective et vécus personnels à partir de l'expérience des acteurs. S'ébauche par strates et interroge à la fois d'où l'on vient et où l'on vit, avec des incursions dans les rêves et les souvenirs, les illuminations, des uns et des autres. Des jeux de mots et d'images. Des adresses au public.

Tous les personnages s'appellent Lakhdar, une référence au héros mythologique de Kateb Yacine, et à la couleur verte qui symbolise aussi l'espoir en arabe. Multiples et uniques, ils ont plutôt des allures de mauvais garçons, comme dans une posture d'auto-défense puisqu'ils livrent un diagnostic sans concession sur la France où ils sont nés et où ils ne sont jamais considérés comme des Français à part entière. Ahmed Madani s'est aussi inspiré de la figure du *Dormeur du Val* de Rimbaud pour donner corps au récit et en faire le symbole d'une jeunesse lumineuse et insoumise. Ses acteurs ont entre 21 et 29 ans et, sauf un, ne sont pas professionnels. Formidablement dirigés, ils maîtrisent, outre le texte, le chant et la danse — pas de hip-hop mais du twist ! — et font de leur engagement corporel et de leur présence le principal matériau scénique de ce bouleversant poème urbain. Ils portent une parole épurée qui rompt aussi avec l'assignation à la langue relâchée des cités et autres clichés.

*Illumination(s)* est un premier chantier. Le second sera consacré aux filles. Et le troisième aux garçons et aux filles. Un bel hommage à cette jeunesse des quartiers populaires que l'on voudrait plus souvent voir observée sans préjugés, dans toute sa complexité.

**Marina Da Silva**

## THÉÂTRE

# « ILLUMINATION(S) » Vérité dure mais sans haine

par Pierre FRANÇOIS

**Les relations franco-algériennes ont toujours été passionnelles. Ici, un metteur en scène, fait exceptionnel, parvient à mettre en évidence des caractères communs sans masquer de douloureuses vérités. Signe que les temps changent.**

« ILLUMINATIONS » est une pièce réussie qui mérite une mention très particulière. Quant à la forme, elle est précédée d'une installation vidéo – *Terres arbitraires*<sup>(1)</sup> – qui est tellement en phase avec la suite que la transition se fait avec une naturel ahurissant. Quant au fond, elle est d'abord le travail de jeunes amateurs auxquels un metteur en scène pédagogue a demandé de jouer l'intégration et ses difficultés au *Val Fourré*, leur quartier. Mais Ahmed Madani n'est pas que bon éducateur, c'est aussi un véritable artiste pour lequel avoir un travail avec une vraie dimension sociale – occuper des jeunes dont on ne sait comment ils tourneraient sinon – ne sert pas d'excuse à un niveau artistique moyen. C'est même le contraire : on est en présence d'une excellente pièce !

Le souci du metteur en scène est non pas de dénoncer mais de montrer l'étoile qui pointe à l'horizon. Même si un travail honnête – et il l'est – l'oblige à concéder que cette lueur d'une intégration réussie pour les immigrés est encore vacillante, alors qu'on en est rendu à la troisième génération. Cette honnêteté montre néanmoins, y compris à travers des passages très durs, que tous les hommes sont animés de la même force vitale, par-delà des contextes culturels différents, voire opposés. Un passage marquant de ce point de vue est celui du moudjahid algérien torturé qui clame sa foi en sa cause avant de conclure par le *Chant des partisans*. Toutes les *Résistances* seraient-elles ani-

mées par le même esprit, et semblablement invincibles ? La question est posée.

« La Vérité vous rendra libres », écrit saint Jean (Jn 8, 32). Certes, on ne parle pas des mêmes vérités, mais cette pièce, par son désir de ne rien théoriser, de rester humaine par-delà les clivages idéologiques, possède une vertu cathartique et pousse chacun en avant de ses propres convictions, sans vouloir nous faire entrer dans aucune en particulier.

Elle n'est pas angélique pour autant – mais ne diabolise personne non plus – et il faut attendre la fin pour voir paraître une lueur indéniable d'espoir. Là encore l'honnêteté prévaut : lorsque l'on dit au metteur en scène que chaque génération d'immigration a cru en une intégration possible pour celle qui la suivrait immédiatement et qu'apparemment rien n'a avancé, il répond simplement que « les changements se font seulement petit à petit », et conclut avec un sourire émerveillé : « Savez-vous quel est le second plat préféré des français aujourd'hui ? Le couscous ! » Alors, oui, on a envie de croire avec lui en une fusion des antagonismes historiques, qui ne nie et n'oublie rien mais sait faire confiance à l'avenir en construisant le présent. À ce titre, on est dans une pièce parfaitement politique, mais qui sait être de qualité alors que les œuvres voulant servir une cause sont en général les plus rébarbatives... ■



© FRANÇOIS-LOUIS ARIÈRES

(1) Le titre et la légende de l'installation peuvent faire peur, mais à tort. Il s'agit simplement d'une série d'écrans de toutes tailles sur lesquels apparaissent alternativement des visages de jeunes des cités et les noms de ces dernières. En fond sonore, désynchronisé par rapport aux apparitions, on entend des fragments de discours (de toutes origines) sur le phénomène des banlieues. Là encore, le fait de laisser le spectateur libre en ne lui montrant que ce qu'il y a de plus humain – des regards – nous pousse en avant de nos propres convictions, sans violence ni esprit d'embrigadement.

« Illumination(s) », de et mis en scène par Ahmed Madani ; précédé par l'installation vidéo immersive *Terres arbitraires* de Nicolas Clauss. Avec Boumes, Abdérahim Boutrassi, Yassine Chati, Abdelghani El Barroud, Mohamed El Ghazi, Kalifa Konate, Eric Kun-Mogne, Romain Roy, Issam Rachyq-Ahrad. Du mardi au samedi (21h), dimanche (18h), jusqu'au 3 juin, théâtre de l'Épée de bois, Cartoucherie, rte du Champs-de-manceuvre, 75012 Paris, tél. : 01.48.08.39.74.

23 mai 2012

## TROUS NOIRS ET BANLIEUES

**A la Cartoucherie (dite « de Vincennes »), deux créations creusent les questions autour des morts du passé et leurs fantômes qui hantent l'avenir.**

(...)L'autre manière de regarder le passé est de partir du réel, dans une démarche documentaire sur l'état actuel du monde. Dans *Illumination(s)* d'Ahmed Madani, il s'agit également d'affronter le passé qui remonte à la surface. Il s'agit là aussi de surmonter la question des origines et d'interroger la possibilité d'un vivre-ensemble. Sauf qu'on n'est pas dans un espace métaphorique, mais dans la réalité des banlieues françaises qui défile sur les écrans autant que sur le plateau.

*Terres arbitraires*, tel est le titre d'une installation vidéo signée Nicolas Clauss. Elle s'intègre dans la mise en scène de Madani, mais peut aussi se visiter séparément. L'approche documentaire de la caméra, proche d'une série de portraits photographiques, souligne la confrontation entre le discours médiatique, honteusement racoleur, et les comédiens. Statiques devant la caméra, ils viennent sur le plateau pour jouer la réalité de leur vie en banlieue. Et la bagarre éclate, parmi les spectateurs quand ceux-ci occupent encore le plateau, plongeant dans les images en noir et blanc. Par leur simple présence, par leur homogénéité dans la diversité et par leur énergie collective, les neuf garçons incarnent tous les déchirements et tout le potentiel des ghettos actuels que la France réserve à l'héritage vivant et visible de ses mésaventures coloniales. Le « cadavre qui parle » de ce spectacle appartient à toutes les époques, il représente la double peine, subie hier et aujourd'hui, par les communautés auxquelles la France avait promis le bonheur. La guerre d'Algérie ressurgit tel un fantôme et se superpose aux bagarres entre les jeunes habitants des barres de HLM. Aussi, Madani conserve les unités de la tragédie tout en invitant sur le plateau d'autres époques et conflits.

Au scénario éclaté des *Descendants* répond ici une fabuleuse concentration de véracité et de bonheur théâtral. Certes, les stéréotypes sur le présent de la banlieue ont la vie dure jusque dans ces *Illumination(s)*, mais disons que c'est pour mieux les illuminer par les cauchemars de la guerre et les rêves d'avenir. En attendant que le même travail se fasse aussi sur la vie des filles dans nos banlieues...

**Thomas Hahn**

LE MAGAZINE

CULTURE

THÉÂTRE

# Voyage en zones sensibles

Introduite par une installation vidéo de Nicolas Clauss, la pièce « *Illumination(s)* » d'Ahmed Madani aborde le thème de l'insécurité à trois époques différentes. Et pour incarner ses personnages, il a fait appel à des jeunes de la cité du Val Fourré de Mantes-la-Jolie.

**T**erres arbitraires, l'installation du vidéaste Nicolas Clauss, égrène sur 28 écrans de différents formats les visages de 300 jeunes garçons de banlieue. Des noms aussi. Ceux des cités où vivent ces adolescents. Des sons, enfin : extraits de discours politiques, publicités, journaux télévisés et reportages sur la jeunesse des zones urbaines sensibles. Cette œuvre immersive est le point d'entrée à la pièce de théâtre *Illumination(s)*, écrite et mise en scène par Ahmed Madani. Ces travaux ont en commun de donner la parole aux jeunes qui passent leurs journées et leurs soirées au pied des immeubles, qui res-

tent la plupart du temps muets, mais dont les faits et gestes alimentent les discours de moult sociologues, politiques et médias. La pièce, que l'auteur qualifie de « *performance spectacle* », montre la détresse de cette jeunesse, sa résignation, puis sa révolte. Ahmed Madani aborde la question de l'insécurité dans les quartiers en la resituant dans le contexte historique des cinquante dernières années, à travers l'histoire de trois hommes de trois générations qui, tous, s'appellent Lakhdar. Le premier s'est engagé dans la guerre de libération de son pays, le deuxième a vécu l'exil et le travail à la chaîne, et le troisième vit aujourd'hui dans la cité du Val Fourré de Mantes-la-Jolie (Yvelines), où il espère juste que sa vie ne s'achèvera pas sur une dalle de supermarché... Les voix de ces héros sont partagées entre dix comédiens, qui ne sont pas des acteurs professionnels mais de jeunes hommes



F.L. ATHENAS

ayant grandi au Val Fourré. Le spectacle touche tant par son fond que par sa forme : pour chaque tableau, la mise en scène calée sur une musique entraînante, tantôt du twist, tantôt du rap, permet à cette « *troupe de mauvais garçons* » de se mouvoir dans de vraies chorégraphies, et de surprendre le spectateur à chaque instant. Ahmed Madani le dit : « *C'est un voyage au pays des zones sensibles* » que cette *Illumination(s)*. ■

ÉLÉONORE VARINI



F.L. ATHENAS

**Terres arbitraires et *Illumination(s)*** - Nicolas Clauss (vidéaste) et Ahmed Madani (metteur en scène) - Jusqu'au 3 juin, au théâtre de l'Épée de bois - Cartoucherie de Vincennes - Tél. 01 48 08 39 74 - Vendredi et samedi à 21 h, dimanche à 18 h

# La Provence

15 juillet 2013

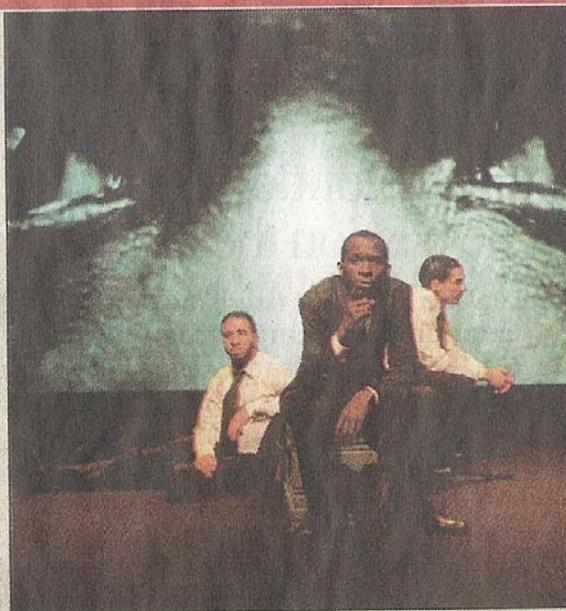
## LE COUP DE CŒUR DE LA REDACTION

### THÉÂTRE DES HALLES ILLUMINATION(S) \*\*\*\*

Ils s'appellent Lakhdar. Tous. Enfin, c'est ainsi que les ont rebaptisés les soldats français venus en Algérie en 1955 pour le "maintien de l'ordre". Ils s'appellent Lakhdar et ont vécu la guerre, leurs enfants l'immigration, leurs petits-enfants la vie des cités. Neuf hommes en costume-cravate parlent de leur terre, de leurs ancêtres, de l'occupant et de leur existence aujourd'hui. Sans concession ni vernis ni mièvrerie, "Illumination(s)" vous prend et ne vous lâche pas. Ces neuf-là, comme un chœur antique intelligemment mis en scène par Ahmed Madani, racontent les petites et grandes tragédies d'un peuple, d'une famille, des proches, de la difficulté d'être d'ici et de là-bas et, au fond, de nulle part. Ça sent le vécu, la parole vraie. Il n'y a pas de mauvais ou de bons sentiments mais une réalité d'aujourd'hui et l'histoire qui a, malgré tout, façonné ces enfants de la République.

C.G.Z.

→ À 19 heures aux Halles. ☎ 04 32 76 24 51. 22/15 €. Relâche le 15.



/ PHOTO FRANÇOIS-LOUIS ATHENAS



Mercredi 17 juillet 2013 – Cahier n°2 – N°5877



## **Illumination(s)** **(19h au théâtre des Halles)**

L'auteur et metteur en scène  
Ahmed Madani, adapte de main de  
maître l'oeuvre de Claude  
Lévi-Strauss, *Race et Histoire*. Neuf  
jeunes d'un quartier populaire nous  
invitent à suivre leur histoire sur  
trois générations: un chef-d'oeuvre.

# La Provence

Mardi 30 Juillet 2013 – N°5890

## LE TRIOMPHE

### Illumination(s) illumine le Off

Le public, debout, a applaudi chaudement pendant de longues minutes. Pour saluer la prestation du jour, mais certainement aussi l'ensemble des représentations des d' "Illumination(s)" pendant ce Festival. Car ce spectacle, joué jusqu'à dimanche soir au théâtre des Halles par neuf jeunes comédiens amateurs de la cité francilienne du Val Fourée, restera comme l'une des sensations du Off 2013. Les billets se sont arrachés grâce au bouche-à-oreille et une critique unanime. Et pour cause : ces neuf-là nous livrent 1h20 de témoignages d'immigrés algériens, du grand-père au petit-fils, avec une poésie, un humour et un talent remarquables. D'autant plus que lors de cette dernière, pour laquelle trois comédiens ont dû se répartir le texte d'un quatrième, défaillant de dernière minute, sans même que le public ne s'en rende compte. Ahmed Madani, le metteur-en-scène, a eu du mal à retenir ses larmes face aux vivas de la salle. / PHOTO LOUIS ATHENAS



par Romain Fauvet

# La Provence

THEATRE DES HALLES

## Illumination(s) \*\*\*

PUBLIÉ LE MARDI 09 JUILLET 2013 À 12H21

L'histoire et les récits se mélangent au son du twist

C'est l'histoire de Lakhdar. Tous les arabes s'appellent Lakhdar ! Tous issus d'un Lakhdar originel, résistant ou harki de la guerre d'Algérie, celui que la puissance coloniale a combattu ou utilisé et qui, l'indépendance gagnée, a fui son pays chassé par la misère et le chômage pour aller vendre ses bras à la France. Lakhdar, petit fils de Lakhdar, est français, il « pense en français, rêve en français », immigré à perpétuité dans ce pays, pour toujours migrant dans son « pays d'origine », il cherche sa place.

Ahmed Madani a choisi de donner corps et voix (et quelles voix !) à tous ces Lakhdar et il a construit une manière d'oratorio avec chœurs et solistes où les destins s'entrecroisent, se rejoignent ou s'éloignent. Val Fourré. Madani joue avec les peurs et les angoisses, les nôtres, les leurs et nous montre que s'il y a bien un Lakhdar souche, tous les Lakhdar d'aujourd'hui rêvent d'un destin singulier.

C'est l'histoire de Lakhdar, un spectacle vif, enlevé, tonique avec des acteurs investis. Un beau moment.

Théâtre des Halles, rue du Roi René à 19 heures jusqu'au 28 juillet (relâche le 17), 22€, 15€ (tarif adhérent public). Renseignements 04 32 76 24 51

Jean Regad

Dimanche 14 juillet 2013 – n°3135

## ILLUMINATION(s)



Rêve ou réalité? Un cadavre qui parle, trois générations de Lakhdar. Sur scène, que des hommes, jeunes, beaux, « issus de l'immigration » comme on nomme hypocritement ceux qui partagent avec la France une histoire lourde, ambiguë, qu'ils ne connaissent pas forcément, car leurs parents se sont tus, silence assourdissant. La colonisation, la guerre d'Algérie, la torture, la trahison, l'arrivée en France. Quartier, banlieue, zone sensible, comment on passe de l'espoir à la résignation, à la violence... Ils sont lumineux, ces 9 jeunes hommes sur le

plateau du théâtre d'Alain Timar. Peut-être la mise en scène d'Ahmed Madani (les textes de l'ancien directeur du Centre dramatique de l'Océan indien sont édités par Actes-Sud Papiers) est-elle un tout petit peu trop « nickel », le jeu un peu tendu (nous les avons vus au tout début du festival et l'enjeu est de taille, ils sont tous issus du Val-Fourré), pour émouvoir complètement. Il s'en faut d'un cheveu et ils sont craquants lorsque, au moment des salutations, enfin ils se lâchent dans un sourire timide et fier. Quel talent, quelle superbe réalisation. Twist again ! On attend l'impact.

Crédit photo :  
© FL Athénas

24

Théâtre des Halles - Durée 1h20  
Jusqu'au 28 juillet - ( Relâche 17 ) - Réservations : 04 32 76 24 51

19h00

Anne Camboulive

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

# La Terrasse

N°211 - 9 juillet 2013

## Avignon - Entretien Ahmed Madani

Théâtre des Halles / texte et mes Ahmed Madani

### Illuminations(s)

Publié le 27 juin 2013 - N° 211

**Récit onirique et poétique, déclaration d'amour à la vie, au théâtre, à la truculence, au rire, au plaisir... *Illumination(s)*, de l'auteur et metteur en scène Ahmed Madani, nous entraîne dans l'intimité de neuf jeunes hommes issus des zones sensibles de notre pays.**

**A travers ce spectacle, quels aspects de notre histoire contemporaine souhaitez-vous interroger ?**

**Ahmed Madani :** Je cherche à savoir si l'on peut trouver sa place dans une filiation qui ne parvient pas à s'inscrire dans l'Histoire et qui reste bloquée sur la guerre des mémoires. La question de l'insécurité, centrale depuis plusieurs années, renvoie en filigrane à celle de l'identité nationale. Comme si l'intégration à la nation présupposait qu'il faille nécessairement contribuer au maintien de son ordre. Comment intégrer une société qui vous met à la marge et vous considère d'emblée comme des agents du désordre ? Les débats sur le maintien de l'ordre agitaient déjà l'opinion quand la question algérienne s'est posée. Il est impossible de répondre à la question de l'intégration sans remonter aux sources de la désintégration de l'empire colonial.

**Pourquoi avez-vous choisi de mettre en scène des jeunes hommes ayant grandi dans des cités, plutôt que des comédiens professionnels ?**

**A. M. :** *Illumination(s)* est le premier volet d'une trilogie qui met en perspective la place de cette jeunesse avec l'histoire des cinquante dernières années. Trois volets se succéderont : les garçons, les filles, les filles et les garçons. Le choix de distribuer des jeunes issus de cités est inhérent à cette aventure artistique qui s'élabore sur le vif, à partir de la vie des protagonistes.

*« Il est impossible de répondre à la question de l'intégration sans remonter aux sources de la désintégration de l'empire colonial. »*

**Vous souhaitez partir du réel pour créer du symbolique. Comment cette volonté a-t-elle nourri et orienté votre processus de création ?**

**A. M. :** Si l'inspiration part du réel et de récits de vie, l'écriture use de la transposition métaphorique et de la mise en abîme. Dans ces *Illumination(s)*, Lakhdar (un héros mythologique) est démultiplié. C'est son histoire qui est racontée, par tous. Les morts parlent aux vivants, les dialogues mélangent les temporalités, les anges apparaissent, les jeunes jouent les vieux, les soldats, les flics. La mise en scène mélange mouvement et immobilité, dialogues entre chœur et coryphées, ruptures chorégraphiques, chants et musique live, adresse au public, projection vidéo, jeu de lumières...

**Vous vous définissez comme un « auteur en scène ». Qu'entendez-vous par là ?**

**A. M. :** Je place l'écriture au centre du processus de ma recherche. J'écris aussi bien avec les corps des interprètes qu'avec le clavier de mon ordinateur. Lorsque s'arrête le mot, commence le geste, le mouvement. Les silences, les ellipses, les enchaînements s'écrivent dans le vif de l'action. Une très longue scène sera réduite à quelques répliques, d'autres naissent d'improvisations, d'autres très écrites ne souffrent aucune modification. C'est ma façon de témoigner de mon temps et de la vitalité d'un théâtre de l'ici et maintenant.

**Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat**



## CULTURE

### Madani... "illuminé"

🗨️ Réagir | Clicanoo.re | publié le 13 août 2013 | 06h25



**S**a dernière visite à la Réunion remonte à quelques mois et au théâtre les Bambous de Saint-Benoît où il est venu présenter sa "Fille du paradis" admirablement interprétée par la Réunionnaise Véronique Sacri. Ahmed Madani nous avait parlé de sa prochaine création, la première pièce de sa trilogie " Face à leur destin", et intitulée "Illumination(s)", sur les violences urbaines, qu'il aurait voulu comme il dit "développer au Chaudron...". En attendant c'est au Festival d'Avignon que la pièce a été jouée en juillet, créant l'événement du Off au Théâtre des Halles avec standing ovations, afflux du public et excellente presse comme en témoigne l'article du Monde, dont l'auteur se dit bluffé par la force de la "matière humaine" dans laquelle Madani a plongé à la rencontre des jeunes de banlieue et de leurs histoires sur trois générations. "Un spectacle coup de poing qui interroge le regard porté par la société française sur sa jeunesse à capuche pour faire tomber le masque de la peur..." et qui a mérité de la part de septateurs ce cri du cœur "À la Cour d'Honneur, à la Cour d'Honneur !" Avant de la voir un jour programmée à la Réunion, et après Avignon, sa pièce sera donnée en octobre à la Maison des Métallos à Paris et en décembre au Collectif 12 de Mantes-la-Jolie.



## Au festival d'Avignon, *Illumination(s)* du Val Fourré

Publié le [16 juillet 2013](#) par Papalagui

À l'entrée du Théâtre des Halles, l'une des scènes phares de ce festival d'Avignon Off, un coupeur de billets arrête un « coupeur de routes », comme dirait Kossi Efoui. Ça discute, ça s'envenime. L'un demande à convoquer un responsable. L'autre résume la situation : « Je ne suis qu'un coupeur de billets. »

La banlieue, c'est chaud, avant même le spectacle annoncé : *Illumination(s)*, texte et mise en scène d'Ahmed Madani (« un récit choral où 9 jeunes d'un quartier populaire nous invitent à passer de l'autre côté du miroir »).

À peine assis, nous avons droit à une altercation dont le chahut vient justement de l'entrée, côté jardin. Ça castagne, ça envahit le plateau où l'intrus s'étale de tout son long. Des mastards le secouent. Il reste immobile. Spectacle ou fait-divers ? Le public échange des avis. Se poser la question, c'est déjà témoigner de la réussite du scénario. Entre réel et mise en scène, la banlieue, c'est show.

*Illumination(s)* vient du Val Fourré, quartier star de la banlieue, côté Mantes-la-Jolie. Neuf comédiens non professionnels, qui ont du bagout et du talent : « *Trois jeunes hommes vivant à trois époques différentes qui se retrouvent par-delà la vie et la mort. Ils portent le même nom : Lakhdar, qui veut dire « vert », ils symbolisent l'espoir. Ahmed Madani nous invite à voyager « au pays des zones sensibles de (sa) mémoire* ». Beau détournement de mots qui rend grâce aux « zones sensibles » des bons vieux clichés.

La famille d'Ahmed Madani est arrivée à Mantes-la-Jolie en 1959. Nous avons apprécié, c'était aux Francophonies en Limousin en 2009, sa mise en scène de *Paradis blues*, texte de l'écrivaine mauricienne Shenaz Patel, interprété par Miselaine Duval. *Illumination(s)* en est le symétrique. L'un était dans la force de l'intériorité, le tout dernier est dans la tchatche chorégraphiée. Dans *Illumination(s)* une suite de tableaux et de récits de vie donnent l'occasion aux comédiens de jouer leur propre rôle, du moins des personnages qui leur sont visiblement proches.

Le « Je-me-souviens » façon Georges Perec est un grand moment. Loin d'être un simple exercice de style, la scène devient parole multiple, en rebonds d'un personnage à l'autre. Les neuf comédiens occupent magistralement le plateau qui devient espace mental partagé aux thématiques familières aux spectateurs (l'immigration, le lien entre les générations, le choc des cultures).

Et cet ensemble où est anticipé un contrôle de police. Groupe de profil, regards tendus, les mastards-en-costard sont devenus des capuches-qui-sentent-l'embûche. On mime le lancer de projectiles façon Intifada de banlieue. Fumée des lacrymos, belle création sonore de Christophe Séchet. L'espace semble se démultiplier. Belle chorégraphie là encore, soutenue par le vidéaste Nicolas Clauss. La force de cette « performance spectacle » (le public ne s'y trompe pas : c'est un triomphe) tient dans la belle présence des comédiens, qu'Ahmed Madani a su porter haut comme si la banlieue était une chorégraphie, la danse vivante d'une mémoire à vif.

**Christian Tortel France Ô**

Mardi 16 juillet 2013

A L'AFFICHE

▼ Par Aurélien PIERRE

**TTT** Illumination(s)

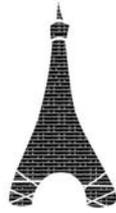
Théâtre des Halles (AVIGNON)

**Trois jeunes hommes, trois générations, un seul et même prénom : Lakhdar. Entre rêve et réalité, entre passé et présent, ils se retrouvent sur scène.**

Un jeune homme est assailli par d'étonnantes visions : le passé et le présent se mélangent et ses rêves se confondent avec la réalité. Neuf jeunes d'un quartier populaire nous invitent à suivre leur histoire sur trois générations dans un tourbillon de chants, de danses, de scènes drôles et émouvantes.

C'est simplement le chef d'œuvre d'Avignon. Ils sont là, juste devant les spectateurs, derrière un écran. Sur cet écran, on voit la vie, on entend la haine. Ils se tiennent là, juste devant. Ils se souviennent alors que nous cherchons à oublier. Ils sont en quête d'identité alors nous cherchons à les expulser. Cette scène est la leur. Ils chantent, ils dansent. Ils rient, ils pleurent. Et ils comprennent alors. Ils comprennent l'histoire. Leur histoire. Notre Histoire.

Le talent de neuf banlieusards, neuf "mauvais garçons", neuf hommes, neuf pépites. Le public est conquis. Le miracle de l'histoire, de la culture, de la diversité prend alors tout son sens.



toutelaculture.com

# [AVIGNON OFF] ILLUMINATION(S) DE AHMED MADANI : LA CLAQUE DU OFF!

19 juillet 2013 Par **Fabienne Alice Dubois**

*Le metteur en scène Ahmed Madani présente cette année au OFF d'Avignon une « performance spectacle » intitulée Illuminations(s). Le spectacle est le premier volet du cycle « Face à leur destin » que le dramaturge va diriger jusqu'en 2016, une aventure artistique menée avec les jeunes habitants des quartiers populaires. Une épopée éblouissante qui fait salle comble tous les soirs !*

Le jeune Lakhdar est là, gisant sur le sol. Pour une histoire de rien. Tellement banale que plus personne n'en parle ou si mal. Inconscient, ce dormeur du Val (fourré) sombre dans la rêverie et nous embarque aux côtés de son grand-père dans l'Algérie des années 50 puis près de son père, travailleur inépuisable dans une France si convoitée. Sur trois générations, les tableaux se succèdent d'ici à là-bas, de l'espoir à la résignation, de la guerre à l'indifférence.

Partant d'un souvenir d'enfance traumatisant, Ahmed Madani raconte l'histoire de ceux qui ont tout quitté pour une vie meilleure, de ceux dont les enfants ne récolteront rien, sans identité, sans pays. Du microcosme de la cité où personne ne sort ni ne rentre jamais, de la filiation parfois si lourde à porter, le metteur en scène et auteur en puise l'essentiel, sans jamais tomber dans les nombreux pièges inhérents à un sujet aussi casse-gueule. Très loin de l'apitoiement, de la leçon de morale ou de la « banlieue du 20 heures » Madani nous propulse au fond des choses, au delà des masques, dévoilant toute la lumière cachée derrière les capuches trop grandes.

L'écriture est incisive et lancinante à la fois. Les mots de Madani oscillent entre gravité et humour grinçant, sans jamais tomber dans le mélodrame. L'ironie de la situation fait rire, beaucoup, non par complaisance mais plutôt par bonheur de découvrir sous nos yeux des artistes aussi percutants, riant d'eux-mêmes et de nous aussi, bien sûr. Les répliques claquent, parfaitement maîtrisées par des comédiens très précis et qui ne forment qu'une seule et même voix. Le travail vidéo réalisé par Nicolas Clauss sert très sobrement le propos et participe à la beauté du projet.

Faisant le choix de travailler avec les principaux intéressés et non avec des acteurs professionnels, Ahmed Madani érige la direction d'acteur à son plus haut niveau. Les neufs « mauvais garçons » comme il les appelle lui-même sont d'une justesse quasi-poétique. A l'aise dans leurs corps et dans la voix, ils investissent l'espace scénique comme s'ils avaient fait cela depuis toujours, avec une rigueur exemplaire. Une aisance qui illumine véritablement la salle du théâtre des Halles où le public se lève pour applaudir encore et encore... Une très belle leçon pour les « professionnels ».

# Illumination(s), le théâtre vérité sur la jeunesse des quartiers par Ahmed Madani

19 JUILLET 2013

**Le théâtre d'Ahmed Madani ausculte au plus près la jeunesse française des quartiers. Neuf jeunes hommes originaires du Val Fourré nous ouvrent leur cœur et se racontent. Un spectacle fort et nécessaire.**

Illumination(s) s'inscrit dans un vaste projet « *Face au destin* » que Ahmed Madani souhaite mener jusqu'en 2016. Il s'agit d'une aventure artistique menée avec de jeunes habitants des quartiers populaires. Le premier volet met en scène des hommes du Val Fourré, puis il travaillera avec des jeunes femmes d'Ile-de-France et d'autres régions et enfin le troisième volet rassemblera des hommes et des femmes. Le spectacle retrace cinquante ans de l'histoire de France à travers trois générations d'une même famille algérienne qui s'installe en France, trois hommes nommés Lakhdar.

Il se dégage **beaucoup d'humanité chez ces neuf acteurs qui se livrent à fond dans ce spectacle qui ne laisse pas indifférent**. Immensément politique, Illumination(s) pointe les erreurs de la République. Une République « *qui me donne la misère, la violence et l'humiliation* » clame le grand-père Lakhdar. Une République qui utilise la main d'œuvre au moment des trente glorieuses, une République qui humilie les petits-enfants en lançant sous la Présidence Sarkozy un débat sur la notion d'identité française.

Dans des costumes noirs impeccables les neufs comédiens vibrent. Leur parole vient provoquer ce qu'il y a de plus sensible en nous : la honte. La honte d'une République qui refuse le métissage. Et face au public traditionnel du théâtre composé de blancs issus de milieux favorisés, on se dit qu'il y a encore beaucoup de travail pour que la France ressemble à toutes les composantes de la société.

Alors on oublie les quelques lourdeurs de la mise en scène, des chansons désuètes, des procédés facile (le recours à « *Je me souviens* » de Perec) pour se concentrer sur la force des mots et la force des images (grâce au très beau travail vidéo de Nicolas Clauss). La discrimination positive, le recours à la religion, l'argent facile de la drogue, le côté fermé de la banlieue, le peu de mixité avec le reste de la population. **Aucun sujet n'est élucidé**. Le spectacle n'apporte pas de réponse, il n'est pas là pour cela. Il s'achève par des instants très personnels de la vie de chacun des comédiens. On les voit alors sur l'écran dans leur vie de tous les jours. Le contraste est saisissant. **Et l'on se dit qu'il y a encore beaucoup de travail pour que la société française se construise et se connaisse**. C'est toute la force et l'utilité de ce spectacle.



## **ILLUMINATIONS de Ahmed Madani**

Au début du spectacle apparaissent sur l'écran des visages jeunes. L'œil est accusateur, hostile, méchant. Au bout de quelques secondes les visages s'éclairent par le sourire. Ils s'illuminent comme par miracle. Ensuite les comédiens s'avancent sur la scène. Ils sont tous originaires des quartiers, les zones dites ultras sensibles. Ils se racontent.

Les comédiens endossent leurs personnages avec une aisance remarquable, que se soit le costume de vigile, de flic, ou le capuchon d'émeutier. Ils puisent leur origine dans l'instant présent avec l'ardeur et la fougue de la jeunesse. La mise en scène est un modèle du genre dans l'alternance de l'ordre et du désordre, comme une mosaïque qui se cherche et se métamorphose. Peut-on parler d'intégration ? D'adaptation ? D'évolution ? Je ne sais pas, mais il y a un immense appétit de vivre et une vitalité qui fait plaisir.

Ce spectacle est une belle réussite, de talent et de générosité. Il y a quelque chose d'authentique qui donne crédit à cette vision plutôt optimiste de la réalité. Cette altérité qui fait peur et qui dérange, nous revient comme un boomerang. L'image inquiétante est devenue sourire.

**Claude Kraif**



**19H00 / ILLUMINATION(S) / THEATRE DES HALLES / du 6 au 28/7**

9 acteurs en scène - entrée fracassante qui place le texte immédiatement et donne le ton. Fond vidéo présent mais pas envahissant et le spectacle se met en route pour un long périple. Récits de vies sur un demi siècle, l'histoire que nous racontent ces 9 acteurs finit par se retrouver autour de l'espoir et d'une meilleure compréhension et reconnaissance de « l'autre » par la Mère Patrie!! Très beau spectacle A VOIR Adultes et Ados.

**Françoise Sudre**

# Illumination(s), les rêves éveillés des jeunes du Val-Fourré

Rédigé par Huê Trinh Nguyễn | Vendredi 18 Octobre 2013

C'est bien connu : dans l'esprit des colonisateurs et descendants de colons, tous les Noirs et les Arabes se ressemblent ; et jusques aujourd'hui encore...

Dans *Illumination(s)*, superbe pièce écrite et mise en scène par Ahmed Madani, qui arbore à son actif une trentaine de spectacles, ils s'appellent tous Lakhdar (« *le verdoyant* », en arabe). Un prénom générique qui désigne tout à la fois le grand-père *moujahid* torturé par l'armée coloniale, le soldat harki qui espère bénéficier de la mansuétude de la France reconnaissante, mais aussi le père au ventre vide qui a traversé la Méditerranée à la recherche d'un avenir qu'il croit meilleur et le fils né sur le sol français, enfermé dans les ghettos de quartier.

Lakhdar, c'est aussi celui qui rêve d'ouvrir son propre garage et se retrouve à la tête du restaurant autrefois tenu par son père ; c'est celui qui deale de la coke à toute la jet-set parisienne et connaîtra les barreaux de la prison ; c'est encore celui qui galère de petit boulot en petit boulot ; sans oublier le Lakhdar qui parle cinq langues, a réussi Sciences Po, s'est marié avec une convertie et habite... Paris !

Pour camper ces Lakhdar aux multiples vécus, Ahmed Madani a fait travailler des non-professionnels, des jeunes hommes du Val-Fourré de la ville de Mantes-la-Jolie. « *C'est avec de vrais experts de la jeunesse, les jeunes eux-mêmes, que j'ai choisi de faire ce voyage au pays des zones sensibles de ma mémoire* », relate Ahmed Madani. « *L'histoire de ces jeunes gens est directement liée à la mienne, ils sont à la fois mes petits frères et mes enfants. Cette filiation historique, si elle est évidente pour les chercheurs en géopolitique, l'est beaucoup moins pour mes interprètes.* » Et quel coup de maître, nous livre ici Ahmed Madani !

La mise en scène impeccable est doublée de vidéos qui nous télescopent dans la « vraie vie » de nos neuf acteurs, aux visages qui nous font la gueule puis nous sourient. On ne peut qu'espérer que ces Lakhdar éphémères soient, au terme de cette performance théâtrale qui allie chants, saynètes et humour, devenus des mordus de la planche. Car nous sommes certains qu'ils ont encore plein de choses à nous dire...

Et, nous, on leur dit bravo.

**Récit choral où neuf jeunes des quartiers racontent une histoire inspirée de leurs portraits et ceux de leurs aînés. Des paroles fortes pour un spectacle nécessaire et libérateur.**

Pour commencer, une création sonore et vidéo de Nicolas Clauss fait défiler des portraits noirs et blancs de jeunes. Leurs visages passent du regard sombre au sourire. Ils habitent aux Epinettes, au Val Fourré, au pont des chèvres... Ces noms aux imaginaires bucoliques sont ceux de quartiers dits sensibles. Ahmed Madani s'est rendu dans l'un d'eux au Val Fourré à Mantes la Jolie pour rencontrer des jeunes, écouter ce qu'ils vivent, d'où ils viennent.

Avec un texte percutant, *Face à leur destin*, les neuf jeunes décryptent la réalité méconnue de ce qui anime et hante la vie de leur quartier. Les lumières de Damien Klein éclairent la face cachée de la société, de la famille. Les pages sombres de l'histoire, le poids du silence qui marque l'inconscient de générations sortent de l'obscurité. Il est question de mémoire, d'origines, et d'exil, des Harkis et de la guerre d'Algérie. Le texte alterne récits coup de poing et mélodies douces, des histoires à la limite du soutenable et des pas de twist.

Mêlant son histoire personnelle, celle des jeunes rencontrés et plus largement celle de la France, Ahmed Madani interpelle. À travers le spectacle, il cherche aussi à mettre au clair sa propre histoire, sa famille s'étant installée en 1959 au Val Fourré. Mais c'est finalement quand il libère la parole des jeunes, qu'il les laisse se raconter, en toute intimité que le spectacle prend de la hauteur. Non sans une pointe d'humour, un jeune confie ainsi être vigile « *On est là pour vous protéger de nous-mêmes. On fait régner l'insécurité à l'intérieur de la cité pour faire régner l'ordre à l'extérieur.* »

Du théâtre qui aide à rapprocher les mondes, à interroger l'histoire et à se regarder en face.

Estelle GRENON – 28 octobre 2013